

UNIVERSITÉ DE PARIS
FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

ÉTUDE HISTORIQUE
SUR
LA FORMATION DES CATÉCHISMES
DE LUTHER

*Minorem et majorem D. Lutheri
catechismos quasi laicorum biblia esse
censeamus, in quibus omnia illa bre-
viter comprehenduntur quæ in sacra
scriptura fusiùs tractantur et quorum
cognitio homini christiano ad æternam
salutem est necessaria.*

(Formule de Concorde. Introd. Die
symbolischen Bücher, MÖLLER, p. 518).

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

et soutenue publiquement le 1^{er} Juin 1901, à 4 heures

PAR

Maurice SAVOYE

PARIS

IMPRIMERIE WATTIER FRÈRES

4, RUE DES DÉCHARGEURS, 4

—
1901

UNIVERSITÉ DE PARIS
FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

ÉTUDE HISTORIQUE
SUR
LA FORMATION DES CATÉCHISMES
DE LUTHER

*Minorem et majorem D. Lutheri
catechismos quasi laicorum biblia esse
censeamus, in quibus omnia illa bre-
viter comprehenduntur quæ in sacra
scriptura fusius tractantur et quorum
cognitio homini christiano ad æternam
salutem est necessaria.*

(Formule de Concorde. Introd. Die
symbolischen Bücher, MÜLLER, p. 518).

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

et soutenue publiquement le 1^{er} Juin 1901, à 4 heures

PAR

Maurice SAVOYE



PARIS

IMPRIMERIE WATTIER FRÈRES

4, RUE DES DÉCHARGEURS, 4

—
1901

UNIVERSITÉ DE PARIS
FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

Examineurs de la soutenance :

M. Ed. VAUCHER, Président de la soutenance.
MM. Ed. VAUCHER, }
E. EHRHARDT, } Examineurs.
R. ALLIER, }

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions
particulières du candidat.

A MA MÈRE

A M. CHARLES PFENDER

Pasteur de l'Église Luthérienne de Paris



Digitized by the Internet Archive
in 2026

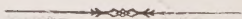
https://archive.org/details/IA41550230_0056

OUVRAGES CONSULTÉS

Les œuvres de Luther dans les éditions de Walch, d'Erlangen et de Weimar; spécialement l'Introduction de Walch aux *Écrits catéchétiques de Luther*.

- WALCH..... *Christliches Concordien Buch*. — Iéna, 1730.
id. *Introductio in libros ecclesiæ Lutheranae symbolicos*. — Iéna, 1732.
- J. T. MÜLLER.... *Die symbolischen Bücher der evangelisch-lutherischen Kirche*. — Stuttgart, 1848.
- J. KOESTLIN..... *Martin Luther*. 2 vol. — Elberfeld, 1883.
id. *Luthers Theologie*. 2 vol. — Stuttgart, 1863.
- KUHN *Luther, sa vie et son œuvre*. 3 vol. — Paris, 1884.
Encyclopédie des sciences religieuses. — Paris, 1877 — principalement les articles: *Catéchétique, catéchisme, etc...* et l'article de M. Kuhn sur Luther.
-
- SEKENDORF *Commentarius historicus et apologeticus de lutheranismo*. — Leipzig, 1688-1694.
- WINTER..... *Protokolle der Kirchenvisitation*. — 1862.
- PLITT..... *Einleitung in die Augustana*. Tome II. — *Geschichte der evangelischen Kirche bis zum augsburger Reichstage*, — Erlangen, 1867.
- L. VON RANKE.... *Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation*. (5^e éd.). — Leipzig, 1873.
- J. JANSSEN..... *Allgemeine Zustände des deutschen Volkes*. — Fribourg en B., 1883.
- J. P. PERRIN..... *Histoire des Vaudois*. — Genève, 1618.
-
- J. G. ECCARDUS .. *Incerti monachi Weissenburgensis catechesis theotisca seculo IX conscripta*. — 1713.
- EHWALDT..... *Die alte und die neue Lehre der böhmischen und mehr. Brüder*. — Danzig, 1756.
- AUGUSTI *Hist. krit.* — *Einleitung in die beiden haupt-Katechismen der evangelischen Kirche*. — Elberfeld, 1824.
- WEESENMEYER... *Nachricht von einigen Katechismen*. — Ulm, 1830.
- VAUGHAN. *Life of John Wicleff*. — Londres, 1831.
- Ch. SCHMIDT..... *Essai sur Jean Gerson*. — Strasbourg et Paris, 1839.

- HARTMANN..... *Aelteste Katechet-Denkmale der evangelischen Kirche.* — Stuttgart, 1844.
- Ad. SCHAEFFER... *De l'influence de Luther sur l'éducation du peuple.* — Paris-Strasbourg, 1853.
- SCHNEIDER..... *Luther's kleiner Katechismus.* — Berlin, 1853.
- M^{me} SEYBOTH..... *Le Catéchisme de Luther.* (Traduction française). — Strasbourg, 1854.
- J. GEFFCKEN... .. *Der Bilderkatechismus des 15^{en} Jahrhunderts.* — Leipzig, 1855.
- Th. HARNACK.... *Der kleine Katechismus D. M. Luthers in seiner Urgestalt.* — Stuttgart, 1856.
- D. Gerh. von ZEJSCHWITZ. *Die Katechismen der Waldenser und Böhmischen Brüder.* — Erlangen, 1863.
- MOENCKEBERG.... *Die erste Ausgabe von Luthers kleinem Katechismen.* (2^e éd.). — Hambourg, 1868.
- ZEJSCHWITZ..... *System der christlich kirchlichen Katechetik.* — (2^e éd.) Leipzig, 1872.
- D. Henri SCHMID. *Der Kampf der lutherischen Kirche um Luthers Lehre vom Abendmahl im Reformationszeitalter.* — Leipzig, 1873.
- Guill. GRANIER.. *Essai sur la prédication de Luther.* — Montauban, 1878.
- And. MEYER.... *Le petit catéchisme de Luther.* — Paris, 1880.
- ZEJSCHWITZ..... *Luthers kleiner Katechismus.* (Conférence donnée à Leipzig, le 20 mai 1880). — Leipzig, 1880.
- id. *Luthers kleiner Katechismus.* (Article extrait de la *Real-Encyclopædie*). — Leipzig, 1881.
- Th. HARNACK.... *Katechetik und Erklärung des kleinen Katechismus D. Martin Luthers.* — Erlangen, 1882.
- Eug. MÉNÉGOZ... *La Notion du Catéchisme.* — Paris, 1882.
- KAWERAU..... *Zwei älteste Katechismen der lutherischen Reformation.* — Halle, 1891.
- G. BUCHWALD... *Die Entstehung der Katechismen Luthers und die Grundlage des grossen Katechismus.* — Leipzig, 1894.



INTRODUCTION

« Le Catéchisme, a dit M. le professeur Ménégos dans son opuscule intitulé : *La Notion du Catéchisme*, est un livre qui doit servir au pauvre ouvrier qui, du matin au soir, est à la besogne, qui rentre fatigué dans sa famille et n'a pas le temps de cultiver la lecture. Il doit servir au paysan qui, après sa première communion, ne touche plus guère aux livres le reste de sa vie. Il doit servir à la pauvre femme qui ne sait ni lire, ni écrire, et à laquelle une voisine charitable veut bien consacrer, de temps en temps, quelques instants pour lui apprendre les éléments de la religion. Le catéchisme doit être le noyau religieux solide qu'emportent l'homme d'affaire, l'homme de science, le magistrat, le littérateur, l'artiste. Absorbés par leurs travaux, ces hommes ne trouvent que rarement le temps de s'occuper d'une manière un peu suivie des questions religieuses. Le catéchisme s'adresse au théologien lui-même. Tout autant qu'un autre, celui-ci, jeté au milieu des luttes des doctrines contradictoires a besoin de ce noyau solide que donne le catéchisme afin de ne pas perdre tout point de repère (1) ».

Si l'on ajoute à toutes ces considérations le but principal de tout catéchisme, savoir l'instruction et l'éducation de la jeunesse chrétienne, on comprendra aisément combien il est difficile de faire ou même de rencontrer un tel livre. En jetant un coup d'œil sur la littérature chrétienne tout entière, on ne trouve

(1) Eug. Ménégos. *La Notion du Catéchisme*, p. 56 et 57.

guère qu'un seul ouvrage qui réponde à tous ces besoins ; le petit catéchisme publié, en 1529, par Martin Luther.

Bien des travaux ont été faits, soit en allemand, soit en français, soit en d'autres langues sur cet ouvrage. Dans ces quelques pages nous voudrions tracer rapidement l'histoire de ce petit catéchisme.

Rechercher quelles sont les circonstances qui ont amené Luther à écrire son livre, quels sont les ouvrages qui l'ont précédé et ont pu inspirer le réformateur dans la composition de son œuvre, et quels travaux personnels sur la matière l'ont amené à publier le petit catéchisme, tels sont les divers points que nous nous proposons de passer successivement en revue.



CHAPITRE PREMIER

La Situation de l'Eglise vers 1529

La guerre des Paysans.— Les Inspections

L'incendie que Luther avait allumé le 31 octobre 1517 en affichant à Wittemberg ses 95 thèses avait rapidement embrasé l'Allemagne tout entière. Non seulement certains princes embrasèrent le parti de la Réforme, mais le peuple des villes et des campagnes, séduit par les nouvelles doctrines sur la liberté chrétienne et sur le sacerdoce universel, s'engagea avec ardeur sur les traces de Luther. Malheureusement, ces disciples du peuple, hommes incultes pour la plupart, ne prirent dans la doctrine du maître que ce qui pouvait satisfaire leur intérêt personnel. Au nom même de la liberté prêchée par Luther, ils proclamèrent qu'il ne devait plus y avoir de grands ni de puissants, plus de maîtres ni de seigneurs, rejetèrent toute autorité temporelle ou spirituelle et allèrent partout prêcher la révolte contre les seigneurs.

Après un premier soulèvement tenté à Zwickau en 1521, mais bien vite réprimé, la révolte ouverte commença en 1524 et s'étendit rapidement dans toutes les contrées situées entre le Haut-Danube et le Rhin. La sédition gagna alors l'Autriche, l'Alsace, le Palatinat, la Souabe, la Franconie et les frontières même de la Saxe.

A ce moment (mai 1525) parut un petit écrit dont l'auteur est resté inconnu, intitulé : *Les Grièfs et les doléances des Paysans rédigés en douze articles*. C'est un factum écrit dans un langage modéré et respectueux qui montre la misère des paysans et demande les réformes les plus urgentes. Il eut un grand succès et fut la charte de la révolution naissante : « L'Évangile, y est-il

dit, n'est pas la cause de la révolte, mais les tyrans qui s'opposent à la prédication de cet Évangile. »

Les paysans ne surent malheureusement pas garder la modération et la retenue de leur porte-parole. Comme cela arrive souvent dans les troubles populaires, ils s'excitèrent les uns les autres, des bandes désordonnées se livrèrent à tous les excès, attaquant les couvents et les châteaux, pillant, brûlant, égorgeant sans trêve ni merci, ne respectant ni les femmes, ni les vieillards, ni les enfants. Tout ce qui s'opposait à leur fureur aveugle était impitoyablement massacré, et ainsi ils couvrirent de sang et de honte les justes réclamations de l'auteur des Douze articles.

Les révoltés s'étant soulevés au nom des principes de liberté que Luther avait proclamés, tous le regardaient au fond comme leur véritable chef ; aussi, dès le début de la guerre, les paysans de la Souabe en appelèrent-ils à Luther et à Mélanchthon. Ceux-ci étaient fort tourmentés de tout ce qui arrivait.

« Invoqué comme arbitre par les paysans qui se réclamaient de lui, nous dit M. Kuhn, accusé par ses adversaires d'être, par sa révolte contre Rome et ses violents appels à la liberté, l'instigateur de la terrible sédition, Luther n'hésita pas, et il entra dans la lice pour défendre son Évangile contre les uns et les autres. Il prit la plume le lendemain du jour où il avait reçu les doléances des paysans, et, rapidement, d'un trait, il écrivit une ardente réponse dans laquelle éclate son horreur égale pour la tyrannie et la sédition (1). » Dans cet écrit intitulé : *Exhortation à la paix ou réponse aux douze articles des paysans assemblés en Souabe* (2), Luther conseille aux princes d'écouter les réclamations si justes des paysans, et, en même temps, il exhorte les paysans à la patience et à la soumission chrétienne.

Malheureusement ces sages conseils ne furent écoutés ni d'un côté ni de l'autre. La guerre éclata rapidement de toutes parts, les événements se succédèrent avec une promptitude effrayante. L'Allemagne est en feu, l'archevêché de Mayence, l'Alsace, la Hesse, la Souabe se soulèvent et bientôt la Saxe elle-même est en proie à l'horrible mal. C'est Thomas Müntzer qui est le chef

(1) Kuhn. *Luther, sa vie et son œuvre*, t. 2, liv. VII, chap. 8, p. 198.

(2) Erlangen. XXIV, p. 257.

de toutes ces bandes et il en arrive jusqu'à menacer Wittemberg, le berceau de la Réforme.

Les princes s'unissent alors contre les paysans révoltés et les battent dans plusieurs rencontres. Enfin Müntzer tente un dernier effort. Avec 8.000 hommes campés sur les hauteurs de Frankenhausen il attend l'armée des princes. Ceux-ci ordonnent l'assaut (15 mai 1525) taillent en pièce les bandes ennemies, s'emparent de Müntzer et rentrent cinq jours après à Mülhausen où ils décapitent tous ceux qui ont joué quelque rôle dans la révolte.

Dès lors la sédition était réprimée. « Près de 100.000 hommes y périrent, nous dit Luther lui-même, et ceux qui restèrent en vie furent si dépouillés que jamais la face de l'Allemagne n'a paru plus misérable (1) ».

« Quel que fût, en effet, écrit M. Kuhn, le courage et la certitude intérieure qui animaient Luther, il n'envisageait pas sans de douloureuses appréhensions les suites terribles de cette victoire. L'Allemagne dépeuplée, la liberté à laquelle des hommes qu'il avait aimés, Hutten et Sickingen, avaient sacrifié leur vie, compromise partout, anéantie dans beaucoup de pays, le joug de tyrans s'appesantissant lourdement sur ses amis, la Réforme haïe, calomniée comme l'instigatrice de tous ces malheurs et lui-même ayant perdu pour jamais les sympathies populaires qui avaient si étonnamment facilité ses débuts (2) », telles étaient au point de vue du réformateur les conséquences de ce terrible fléau qui avait ravagé l'Allemagne. Aussi fallait-il sans retard songer à porter remède à tous ces maux ou tout au moins tâcher de les alléger le plus possible. C'est alors que Luther vit la nécessité de mettre à exécution un projet qu'il avait souvent caressé, mais que les circonstances avaient empêché de réaliser. Le moment était venu, et à partir de cette heure il va travailler sans relâche jusqu'au jour où partiront les premiers délégués chargés d'inspecter les églises et d'indiquer les maux dont elles souffrent afin de pouvoir trouver plus aisément le remède capable de leur rendre la santé et la vie.

La rapidité avec laquelle s'était propagée la doctrine évangé-

(1) De W. t. III, p. 22.

(2) Kuhn, *ouv. cité*, t. 2, liv. VII, chap. 8, p. 232.

lique prêchée par Luther avait été si grande que le réformateur n'avait pas pu porter son attention sur l'organisation de ces troupeaux de fidèles qui de toutes parts venaient à lui. Les nouveaux luthériens avaient pour la plupart à leur tête leur ancien prêtre qui, soit attiré lui-même à la Réforme par une conviction sincère, soit simplement attaché aux bénéfices que lui rapportait sa cure, n'avait pas voulu l'abandonner et s'était contenté de suivre le flot des idées nouvelles, soit pour toute autre cause, était resté quand même à la tête de la paroisse. Or le plus grand nombre de ces prêtres n'avait jamais été à la hauteur de leur tâche. Le nonce Chiericati, au commencement de 1523, dans les pleins pouvoirs qu'il présenta à la Diète s'exprime ainsi à leur sujet : « Le Pape promet par la bouche de son mandataire que, par la suite, lorsqu'il y aurait des bénéfices vacants, il ne les donnerait plus à des imbéciles, à des courtiers, à des palfreniers ou à d'autres sujets inhabiles, ainsi qu'on l'avait fait depuis longtemps, mais à des hommes pieux et éclairés de la nation allemande ». Dans les endroits où le prêtre était parti, on avait mis à la tête de la communauté soit l'homme le plus instruit parmi les fidèles, soit celui qui, ayant été à Wittemberg, avait vu et entendu Luther ne fut-ce qu'une seule fois.

La guerre des paysans venait de montrer d'une façon éclatante tout le mal que pouvaient faire de mauvais prédicateurs interprétant faussement l'Évangile, et d'autre part, en maints endroits, les paysans refusaient de donner le nécessaire à leur pasteur.

De tous côtés s'élevèrent des plaintes et des murmures dont Luther fut bientôt informé. Profitant de cette occasion, il se décida à inspecter toutes les Églises afin d'une part de savoir ce qu'elles pourraient faire pour leurs conducteurs et surtout d'autre part, de s'enquérir de l'état dans lequel elles se trouvaient.

Déjà en 1525 Luther écrit à l'électeur Jean et lui exposé ses vues à ce sujet : « On partagerait le pays, en quatre ou cinq groupes et dans chacun on enverrait deux personnes ou nobles ou au service de votre Grâce, pour faire une enquête (1) ».

En 1526 Luther revient à la charge avec plus d'insistance, de-

(1) De W. III, p. 51.

mande quatre inspecteurs, deux pour les choses matérielles et deux pour l'examen des doctrines et des personnes. Mais tandis que Luther demandait avec instance cette inspection, l'entourage de l'électeur était hostile à ce projet et voulait par tous les moyens empêcher le réformateur d'en entretenir le prince. Cependant Luther bravant tous les obstacles pénétra de force jusque dans la chambre de l'électeur, et grâce à son éloquence pleine d'énergie et de conviction finit par lui montrer la nécessité de ces inspections, et, le dimanche de la Trinité 1527, fut signé à Torgau le mandat électoral ordonnant une inspection générale des paroisses du pays. Vers le mois de juillet de la même année trois des conseillers du prince accompagnés des théologiens Mélanchthon, Myconius de Gotha et J. Menius d'Erfurt se mettent en campagne pour visiter la Thuringe (1).

Les visiteurs avaient ordre d'examiner exactement les pasteurs et tous ceux qui avaient charge d'âmes et de voir, non seulement s'ils étaient capables d'enseigner, mais encore si leur conduite était édifiante et irréprochable. Ils devaient aviser aux moyens de fonder des pensions en faveur de la jeunesse dévouée à l'étude, d'entretenir les églises, les cures et les hôpitaux en bon état, et surtout de travailler à introduire la discipline parmi le peuple et à bannir les vices et les abus, particulièrement la gourmandise et l'ivrognerie, les jeux, l'oisiveté et une mendicité sans retenue et sans borne.

Cette inspection fut une œuvre longue et difficile. Pour en donner une idée, nous citerons seulement quelques chiffres. Dans le cercle électoral de Wittemberg il y avait 145 paroisses de petite ville et de village dont dépendaient 100 filiales. Dans la Misnie et le Voigtland, où l'inspection commença en novembre 1528, il y avait 87 paroisses avec 238 villages ; en Thuringe on compta en 1529, 187 charges de pasteurs (2).

On s'attendait bien à trouver les choses dans un triste état, mais la réalité fut encore plus lamentable qu'on ne l'avait prévu. Les pasteurs étaient d'une ignorance épouvantable et menaient souvent une vie déréglée. Il se trouva qu'un prédicateur était un

(1) Voir pour plus de détails sur cette inspection : *Corpus Reformatorum*. T. I, p. 880 et 882.

(2) D'après J. Janssen. *Allgemeine Zustände des deutschen Volkes*. T. III, Liv. I, p. 65.

tisserand dont les revenus était de deux florins par an ; un autre un garçon de ferme ; ailleurs c'était un menuisier qui ne savait même pas les dix commandements ; dans une inspection on trouva un pasteur qui, non marié, avait eu six enfants de deux sœurs ; le nombre était grand des pasteurs pour qui la nouvelle forme de culte était aussi mécanique qu'à l'ancienne ; dans un village du bailliage de Torgau, le pasteur, un homme vieux, qui avait dans la contrée la renommée d'un grand conjurateur du Diable, ne pouvait pas dire aisément le Notre-Père et le Symbole. Plus honteuse encore était la situation d'une foule de pasteurs qui ne vivaient pas avec une femme légitime, mais avec des cuisinières, adonnés à la boisson et qui, de plus, tenaient eux-mêmes un débit.

L'état dans lequel se trouvait le peuple des villes et des campagnes était plus triste encore. En beaucoup d'endroits les paysans ne voulaient plus entendre parler de prédications et criaient au pasteur : « Que prêche ce vaurien de prêtre ? (*der löse Pfaff*). Qui sait ce qu'est Dieu et si seulement il y a un Dieu ? » Ces hommes ne savaient ni prier, ni dire les commandements, ni réciter le Symbole, ils refusaient d'apprendre le Notre-Père ; parce qu'ils le trouvaient trop long, et ne fréquentaient presque jamais l'église. Au cours de son inspection en Thuringe, Mélanchthon écrit, le 5 juin 1527, à Myconius : « Je suis pris d'une grande frayeur à cause du déchirement intérieur de la nouvelle Église, quand je me rends compte de l'état actuel.... Tu connais bien quel est le degré de méchanceté et de malice de ces paysans qui, pour leur impiété, seront durement punis et plus tôt que nous ne le pensons (1). »

Rentré de son inspection en 1528, Mélanchthon rédigea une « *Instruction aux pasteurs du duché électoral de Saxe* (2) » (Wittemberg 1528), ordonnance ecclésiastique, d'après laquelle les pasteurs devaient enseigner le peuple et régler la pratique de leur ministère. La doctrine qui y est développée est celle de Luther, dégagée des polémiques contre l'Église romaine. Une fois cette instruction terminée, Mélanchthon l'envoya à l'Électeur et celui-ci la renvoya à Luther, afin qu'il y mit une préface relative au but que l'on se proposait et aussi afin qu'il pût chan-

(1) *Corp. Ref.* T. I, p. 982.

(2) Erlangen, t. XXIII, p. 1 et suiv.

ger ce qui ne lui conviendrait pas. Luther n'y apporta aucune modification, sauf quelques additions dans l'article de la Sainte-Cène.

Dans la préface, il établit les droits des inspecteurs d'après Actes 9; 32 — 15; 36 — 8; 14. Il dit que les évêques avaient d'abord été des inspecteurs mais que, devenus princes, ils s'étaient déchargés de ce soin sur d'autres, et peu à peu ce devoir était devenu « un office de bourreau ». Il montre l'utilité des inspections par les désordres qui régnèrent dès qu'elles ne furent plus faites. « Mais, ajoute-t-il, Dieu ayant allumé le flambeau de sa Parole par la prédication de l'Evangile, il est nécessaire de rétablir ces inspections » et, ne pouvant s'en charger lui-même, Luther a supplié son Altesse électorale : « de confier cette charge à des sujets capables de la remplir. » En terminant, il dit : « Quoique ces actes ne paraissent pas sous la forme d'une loi ou d'une ordonnance rigoureuse et inaltérable, ni sous le formidable appareil de décrétales des papes, on espérait néanmoins que tous les pieux et pacifiques pasteurs, en suivant la charité chrétienne, se soumettraient sans contrainte à cette visite et s'y conformeraient avec un esprit de concorde jusqu'à ce qu'il plût à Dieu d'accorder quelque chose de meilleur. »

Cette Instruction, qui fut comme la charte des inspecteurs, contenait dix-huit articles dont voici le sujet :

1. — La doctrine chrétienne.
2. — Les dix commandements.
3. — La prière.
4. — Les afflictions.
5. — Le baptême.
6. — La sainte-cène.
7. — La repentance.
8. — La confession.
9. — La rémission des péchés.
10. — Le bon ordre dans l'Eglise.
11. — Le mariage.
12. — Le libre arbitre.
13. — La liberté chrétienne.
14. — Les Turcs.
15. — Les exercices journaliers dans l'Eglise.
16. — L'excommunication.

17. — L'institution des surintendants.

18. — Les écoles.

Dans ce dernier article, qui nous intéresse plus particulièrement, il est dit pour régénérer l'Église, il fallait régénérer l'école. Pour avoir un peuple chrétien, il faut avoir une jeunesse chrétienne, et pour cela il faut élever et instruire cette jeunesse.

En 1528, l'inspection fut reprise et cette fois Luther, qui n'est plus retenu par la peste qui avait régné à Wittemberg et l'avait fait renoncer à partir avec Mélanchthon pour rester avec son troupeau, y prend part. Tandis que Jonas le remplace à Wittemberg, il fait les visites dans le cercle électoral et les baillages de la Misnie; Jean Mezsch, le licencié en droit Benoît Pauli et Jean Taubenheim partent avec lui. Pendant ce temps, des délégations composées en partie de théologiens, en partie de laïques, visitent la Saxe de toutes parts.

Luther est navré de tout ce qu'il voit et est encore plus frappé de l'état misérable dans lequel se trouvent les paroisses de campagne qu'il ne l'avait été lors des rapports de Mélanchthon : « Notre inspection se poursuit, écrit-il à Spalatin, quelles misères ! Je pense souvent à vous qui en rencontrez de semblables ou de plus grandes encore parmi ces rudes populations du Voigtland (1) » — « Dans les communes, écrit-il une autre fois au même, on voit des choses lamentables, les paysans n'apprennent rien, ne savent rien, ne prient rien, ne font rien si ce n'est d'abuser de leur liberté. Ils ne se confessent pas, ne communient pas, comme s'ils étaient tout à fait sans religion (2). » Ailleurs il dit : « Après que nous leur avons appris l'Évangile ils volent, mentent, trompent, engloutissent et s'enivrent (fressen und saufen) et pratiquent tous les vices. » et, un peu plus tard : « Les bourgeois, les paysans, hommes et femmes, enfants et domestiques, princes, autorités et sujets sont tous du Diable... » La jeunesse surtout lui causait de grands soucis : « La jeunesse, dit-il, est si sauvage et insupportable que tous ces jeunes gens semblent être des fils du Diable. »

Ainsi les inspections avaient montré la profondeur du mal. L'ulcère était sondé Mais de quel côté commencer ? Quelle plaie

(1) De W. III p. 399.

(2) De W. III p. 424.

fallait-il d'abord guérir ? Luther vit rapidement que, s'il voulait régénérer l'Église, il fallait qu'il commençât par s'occuper des enfants afin de les préparer à devenir de vrais et fidèles chrétiens et non plus seulement des chrétiens de nom comme l'étaient leurs pères. Déjà nous avons vu que dans l'Instruction de Melanchthon cette question de l'éducation de la jeunesse avait été abordée. Elle préoccupa dès lors Luther au suprême degré. Former des enfants chrétiens afin d'avoir des hommes, des peuples chrétiens, voilà le but qu'il se propose. En 1520 dans sa *lettre à la Noblesse chrétienne*; en 1524 dans son écrit *Aux bourgeois et conseillers de toutes les villes d'Allemagne* il avait montré la nécessité d'enseigner la religion en même temps que la science, mais les faits venaient de lui montrer qu'il devait revenir à la charge plus fortement que jamais.

Cependant pour faire l'éducation de cette jeunesse, pour lui enseigner les principes du christianisme il fallait avoir un plan d'études, un manuel qui résumât d'une façon claire et précise cette connaissance chrétienne que l'on voulait inculquer aux enfants. C'est alors que Luther jeta les yeux autour de lui, s'adressa à ses collaborateurs, à ses amis, et enfin, ne se trouvant pas satisfait de ce qu'il avait ainsi en sa possession, se mit lui-même à l'œuvre et écrivit presque d'un trait ces deux admirables ouvrages qu'il intitula : *Le Grand et le Petit Catéchisme* (1529)

CHAPITRE II

Les Catéchismes avant Luther

§ 1. — La Catéchétique catholique

Avant d'aller plus loin dans notre étude il est un point que nous devons élucider. Par catéchisme nous entendons aujourd'hui un livre dans lequel les enfants apprennent à connaître les points fondamentaux de la doctrine chrétienne, mais ce sens du mot catéchisme nous vient de Luther et n'existait pas avant lui. Avant la Réformation on entendait par *κατήχησις* non seulement le recueil qui renfermait la doctrine chrétienne, mais l'enseignement tout entier de cette doctrine et c'est dans ce sens que nous trouvons employé le mot *κατήχεν* chez Irénée et le mot *catéchizare* chez Tertullien et chez Augustin. L'ancienne Église, qui était surtout une Église missionnaire, conférait principalement le baptême aux adultes qu'elle avait convertis et il était nécessaire que ceux-ci connussent au moins les éléments de la foi de l'Église à laquelle ils voulaient se rattacher par cet acte solennel ; aussi devaient-ils réciter au moment de leur baptême le Symbole et le Notre Père. Ainsi le mot *catechismus* fut tout particulièrement lié à l'acte du baptême et à la confession publique de la foi que faisaient devant tous les nouveaux chrétiens.

Au moyen âge le rôle missionnaire de l'Église étant en partie terminé, du moins en Europe, l'habitude de baptiser les adultes se perdit de plus en plus pour être remplacée par celle de donner le baptême aux enfants ; dès lors, il ne pouvait plus être question d'enseignement et de confession de foi avant le baptême ; c'est le parrain qui fut chargé de dire le Symbole et l'Oraison pour son jeune filleul et c'est à lui aussi que l'Église confia le soin d'enseigner à l'enfant les rudiments du christianisme. Mais l'Église ne pouvait se contenter d'un enseignement aussi incom-

plet et fait en quelque sorte en dehors d'elle. Elle y suppléa alors par la confession. C'est dans le confessionnal que se fit peu à peu la véritable instruction religieuse et si, avant la Réformation, l'on veut trouver dans l'Église catholique des manuels auxquels on puisse attribuer le sens moderne de notre mot catéchisme, ce sont les livres de confession ou *Beichtbücher* qu'il faut prendre.

Ainsi donc, à vrai dire, l'Église ne s'est jamais désintéressée de l'enseignement des jeunes membres du troupeau et, si dans le sens littéral Mélanchthon a eu raison de dire dans l'Apologie : *Apud adversarios nulla prorsus est κατήχησις puerorum* (1), il n'en est pas tout à fait de même si l'on entend le mot catéchisme dans le sens qu'on lui attribuait au moyen âge. Il est cependant vrai de dire que cette instruction catholique était bien faible et c'est à juste titre que Walch, dans son *Introduction aux livres symboliques luthériens*, dit : *Accedimus ad ætatem mediam qua tristior catecheseos fuit conditio* (2) d'autant plus qu'il ajoute un peu plus loin : *In ipso hoc tenebrarum regno semper existerunt qui catecheseos necessitatem utilitatemque agnoscerent, atque per illam ignorantia, in qua homines versabatur, subvenire adniterentur* (3).

En effet, nous trouvons constamment des traces de cette préoccupation chez les membres les plus éclairés de l'Église. Le concile convoqué à Tours par Charlemagne en 813 dit dans le canon XVII : « Il faut que l'évêque ait des homélies renfermant les avertissements nécessaires et par lesquelles les fidèles seront instruits au sujet de la foi catholique afin qu'ils puissent se convaincre de la perpétuelle rétribution des bons et de l'éternelle damnation des méchants, de la résurrection à venir et du jugement éternel. » (4).

Le concile de Mayence de 847 présidé par Raban Maur fait la même demande. Aux VIII^e et IX^e siècles on faisait un devoir, dans l'*Exhortatio ad plebem christianam*, aux membres de l'Église de connaître les principaux points du christianisme et l'on exhortait les parents et les parrains à les enseigner aux enfants. « *Vel quomodo pro alio fidei sponsor existit, qui hanc fidem*

(1) *Apologie Conf. Augs.*, VIII, 41.

(2) G. Walch. *Introductio in libros ecclesiæ lutheranæ*, p. 578.

(3) G. Walch. *Ouv. cit.*, p. 582.

(4) Ch. Le Cointe. *Annales ecclesiasticæ Francorum*, tome VII, p. 258.

nescit. Ideoque nosse debetis, filii mei, quando nec unusquisque vestrum eandem fidem filium suum ad intelligendum docuerit, quem de baptismo exceperit, reus est fidei sponsonis et qui hanc filium suum neglexerit, in die iudicii rationem redditurus erit. Nunc igitur omnis, qui Christianus esse voluerit, hanc fidem et orationem dominicam omni festinationi studeat didicere, et eos, quos de fonte exceperit, edocere, ne antetribunal Christi cogatur, rationem exsoluere.»

Nous avons, du reste, conservé de cette époque un catéchisme composé par un moine de Wissembourg et réédité par J. G. Eccardus en 1713 sous le titre de : « *Incerti Monachi Weissenburgensis Catechesis Theotisca seculo IX conscripta nunc vero primum edita ; et monumenta catechetica varia theotisca.* »

Dans cet ouvrage nous trouvons tout d'abord l'Oraison dominicale avec une courte explication de chacune des sept demandes, une liste des péchés mortels, le Symbole apostolique, le Symbole d'Athanase et le Gloria in excelsis. Suivent divers monuments catéchétiques réunis par l'auteur, dans lesquels nous trouvons : une exhortation au peuple chrétien, diverses professions et confessions de foi et une explication de l'Oraison dominicale qui se rapproche fort de la première.

Luther a certainement connu ces cathéchismes, car dans le troisième point du *Petit Catéchisme* nous en trouvons des reminiscences évidentes. Pour en donner une idée nous traduirons dans l'ouvrage du moine de Wissembourg l'explication des trois premières demandes :

1. — Le nom de Dieu est toujours sanctifié, et lorsque nous faisons cette demande nous prions pour que ce nom soit sanctifié en nous par les bonnes œuvres.

2. — Le règne de Dieu existe toujours et nous demandons dans cette prière que le règne de Dieu soit en nous et que la puissance du Diable soit anéantie par nous.

3. — Nous devons toujours prier Dieu pour que sa volonté soit faite sur la terre par les hommes de la même façon qu'elle est accomplie dans le ciel par les anges et aussi afin que les hommes puissent accomplir sa volonté sur la terre comme les anges peuvent le faire dans le ciel... etc...

Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle le frère prêcheur Berthold

insiste sur la nécessité de savoir et d'enseigner aux enfants le Symbole, le Notre Père, de telle sorte qu'ils les connaissent à l'âge de sept ans. Lanzkranna de Vienne, vers la même époque, faisait un devoir au chef de famille de rassembler après la prédication ses enfants et ses domestiques et de les interroger sur les dix commandements, les sept péchés capitaux, le Notre Père et le Symbole. On insistait tout particulièrement sur la nécessité d'apprendre ces choses aux enfants avant qu'ils eussent atteint l'âge de sept ans, car c'est à sept ans que commençait pour eux l'obligation de se confesser. On disait en effet que l'homme doit se confesser dès qu'il peut discerner le bien du mal (*der weisz was gut oder boesz ist* (1) — *qui possunt discernere inter bonum et malum* (2) et l'on fixait à sept ans l'âge à partir duquel tout homme pouvait faire cette distinction. Le confesseur commençait par demander au pénitent le Symbole, le Notre Père et les dix commandements ; de là la nécessité des livres de confession destinés à enseigner ces choses aux enfants et aux ignorants. De ces livres de confession vient l'habitude d'écrire les catéchismes sous forme de questions et de réponses, forme toute naturelle dans la confession.

Parmi les nombreux livres de confession ou de pénitence du moyen-âge, nous citerons :

Le *Compendium Theologiae* de Jean Gerson (1363 à 1429) destiné surtout aux confesseurs instruits, dans lequel nous trouvons des explications sur le Symbole, les dix commandements, les sacrements, les sept vertus, le Notre Père, les huit béatitudes, les péchés capitaux.

L'*Opusculum tripartitum* du même auteur, ouvrage publié en français, en latin et un peu plus tard en allemand. Dans la préface l'auteur dit lui-même que son livre est destiné aux simples prêtres et conducteurs d'âmes, aux personnes peu instruites, aux enfants et aux jeunes gens. Il commence par parler de Dieu, de la création, de la chute et du péché, de la rédemption (1 à 3) et aborde ensuite le Décalogue (4). Puis il montre comment la loi nous mène à examiner notre conscience. Il passe en revue les différentes espèces de péchés et la forme que doit

(1) Jean de Fribourg. Traduction de la *Summa confessorum* de frère Berthold, p. 47.

(2) Guido de Monte Rocherii. *Manipulus confessorum*, p. 79.

revêtir l'absolution de ces péchés. Cela lui sert de transition à la troisième partie de son ouvrage qui traite de la manière de bien mourir.

Parmi les ouvrages composés en France nous devons encore citer :

La Somme le Roi composée en 1279 par le frère Laurent ou Lorens pour le roi Philippe III le Hardi, dont l'auteur était le confesseur.

Le livre de Sapience (1489) de Guy de Roye archevêque de Sens.

En Angleterre, il faut mentionner le *Donatus ad christianam religionem ducturus* et le *Donati sequax*, composés vers 1450, par Reginald Pavo ou Peacock, évêque de Chichester.

Enfin en Allemagne nous trouvons tout d'abord les commandements mis en vers (1) afin d'en faciliter la mémorisation (2).

La *Münchener Beichttafel* (3), tableau donnant les formules de confession, les dix commandements, les diverses sortes de péchés, etc... et le *tableau de Zurich* (4) qui parut en 1525. Ces tableaux étaient probablement destinés à être collés au mur afin de servir d'instruction permanente à tous ceux qui, soit les avaient chez eux, soit les voyaient à l'église.

A cette époque il y avait aussi des livres de prières qui contenaient des remarques et des questions sur les dix commandements. Ces livres étaient appelés *Miroirs* ou *Specula* et les plus remarquables sont ceux de Lubeck (5).

Il faut encore citer les livres ascétiques et catéchétiques plus spécialement destinés aux maisons religieuses et aux couvents comme les ouvrages de Ludolf de Göttingen (6) et d'Etienne

(1) Geffcken : *Der Bildercatechismus des fünfzehnten Jahrhunderts* — Beilagen p. 175 et suiv. donne des extraits très curieux de ces commandements mis en vers.

(2) Luther semble s'être rallié à cette coutume dans ses deux chants : « *Disz sind die heiligen zehn Gebot* » et « *Willt du leben seliglig* » qui sont probablement de 1524 (voir Ph. Wackernagel. Luther s. Lieder p. 21 et 23).

(3) Geffcken ouv. cit., Beilagen p. 119 et 120.

(4) Geffcken ouv. cit., Beilagen p. 203 et suiv.

(5) Geffcken ouv. cit., Beilagen p. 122 et suiv.

(6) Geffcken ouv. cit., Beilagen p. 88 et suiv.

Lanzkranna (1), et deux ouvrages importants sur les dix commandements : *Le livre des dix Commandements* de Marc de la Lindauwe (1483) et le *Sele Trost* dont un seul exemplaire est parvenu jusqu'à nous.

Dans tous ces livres de confession la première place est toujours occupée par les commandements. Ce sont eux en effet qui formaient comme le cadre de la confession ; le prêtre les passait successivement en revue afin de voir quels étaient ceux que le pénitent avait transgressés. De plus celui-ci devait, comme nous l'avons déjà dit, commencer sa confession en récitant le décalogue ; dès lors on comprend sans peine la place prédominante que la loi avait prise dans l'enseignement de l'Eglise pendant tout le Moyen-Age.

§ 2. — Les Catéchismes non catholiques avant la Réformation

Ces livres, animés déjà en quelque mesure de l'esprit évangélique, ne sont pas encore à proprement parler de véritables catéchismes, mais étant destinés à l'éducation et à l'instruction du peuple et de la jeunesse chrétienne, ils forment le trait d'union entre les livres de confession du Moyen-Age et les catéchismes de la Réforme.

En Angleterre, Jean Wicleff (1324 à 1384) nous offre dans son « *Poor Caitiff-pauper rusticus* » un traité catéchétique d'un grand intérêt. Il contient treize chapitres dont les titres sont :

1. — *On the belief*. — Sur la croyance.
2. — *On the ten commendements*. — Sur les dix commandements.
3. — *On the Lord's prayer*. — Sur le Notre Père.
4. — *Of perfect life*. — De la vie divine.
5. — *Of temptation*. — De la tentation.
6. — *The Charter of our heavenly heritage*. — La Charte de notre héritage céleste.
7. — *The Amour of heaven*. — L'amour céleste.
8. — *To Love Jesus*. — D'aimer Jésus.
9. — *The Love of Jesus*. — L'amour de Jésus.
10. — *Of Meekness*. — De la douceur.
11. — *Of Mans' will*. — De la volonté humaine.

(1) Geffcken ouv. cit., Beilagen p. 106 et suiv.

12. — *Of active and contemplative life.* — De la vie active et contemplative.

13. — *On Chastity.* — Sur la chasteté.

Vaughan nous apprend qu'en dehors de cet écrit Wicleff com-
posa vers 1372 un ouvrage sur les dix commandements dans
lequel, comme dans le précédent, il proscriit le culte des images
et dit que tout ce que nous aimons plus que Dieu est une idole (1).
Il résume tous les commandements dans l'amour de Dieu et du
prochain.

En Italie, Savonarole (1452 à 1498) commente dans deux de
ses écrits les dix commandements. Le premier de ces ouvrages
est destiné aux moines du cloître delle Murate, à Florence, et a
pour titre : *Operatta divinata sopra i dieci commandamenti* ;
le second est un manuel pour les confesseurs nommé :
Eruditorium confessorum. Dans le premier, il insiste sur la né-
cessité d'aimer Dieu de tout son cœur et son prochain comme soi-
même. Il distingue soigneusement les péchés mortels des péchés
véniels ; les premiers sont ceux que l'homme commet en ne ren-
dant pas à Dieu et au prochain l'amour qui leur est dû ; les
second sont ceux qui ne se rapportent pas à cet amour. Enfin,
l'auteur montre dans son écrit un grand souci des institutions
de l'Église et dit qu'il faut adorer Dieu selon l'usage établi par
l'Église, sous peine de violer le premier commandement.

En Bohême Jean Huss, mort en 1415, écrivit dans sa prison
à Constance pour ses compagnons de captivité et pour ses géô-
liers le « *Tractatus de mandatis Domini et de oratione
dominica quibus praemittitur fides, recte credere, contenta in
symbolo.* » Ce traité fut publié en 1558 à Nuremberg. Il com-
mence par établir que le chrétien doit aimer Dieu par-dessus
toute chose, mais pour l'aimer il faut d'abord observer ses com-
mandements ; pour cela, il est nécessaire de connaître la loi de
Dieu et cette connaissance ne nous est donnée que par la foi ;
cette foi est renfermée dans le symbole. Au sujet de la foi,
J. Huss se contente de cette affirmation, il ne commente pas le
symbole et passe de suite au décalogue qu'il expose rapidement.
Le traité se termine par quelques considérations sur la prière
qui est, dit-il, une élévation de l'esprit en Dieu.

(1) Luther dira plus tard de même dans son commentaire du pre-
mier et du second commandement.

Enfin, il nous faut encore citer dans cette catégorie deux écrits qui bien que ne portant pas encore le titre de catéchismes en sont cependant de véritables ; ce sont les deux traités connus sous le non de *Catéchisme des Vaudois* et *Catéchisme des Frères de Bohême* (1). Nous ne pouvons songer ici à entrer dans de grands détails sur ces ouvrages, nous nous bornerons donc à en esquisser le plan.

Le catéchisme des Vaudois a pour titre : « *Las interrogacions menors* » (Les petites questions). Zezschwitz en place la composition dans les dernières années du x^v^e siècle et donne comme date approximative les environs de l'année 1498. C'est une suite de cinquante-sept questions et réponses qui commencent toutes ainsi : « Si l'on té demande... — Réponds... ».

Après une courte introduction (Quest. 1 à 5) sur la nature de l'homme « créature de Dieu raisonnable et mortelle », l'auteur demande quelles sont les trois vertus fondamentales et répond : « C'est la foi, l'espérance et l'amour », puis il traite successivement ces trois grandes vertus. La foi (Quest. 6 à 31) est définie d'après Hébreux 11 ; 1 : « Une ferme assurance des choses que l'on espère et une démonstration de celles que l'on ne voit point ». (Quest. 7). Cette foi est vivante ou morte, vivante si l'on croit en Dieu et si l'on garde ses commandements (Quest. 9), morte si elle n'a pas les œuvres ou si elle croit que Dieu est, si elle le croit et croit de Lui, mais ne croit pas en Lui (Quest. 10). (*O fè morta es creyre esser Dio, creyre a Dio, creyre de Dio, e non creyre en Dio*). Cette foi doit être celle du symbole des apôtres (Quest. 11) et l'homme peut reconnaître qu'il croit en Dieu lorsqu'il connaît et observe ses commandements (Quest. 14 à 16) qui se résument dans les deux grands commandements : « Tu aimeras Dieu par-dessus toutes choses et ton prochain comme toi même » (Quest. 17). Le seul qui puisse nous amener à l'accomplissement de cette loi, c'est Jésus-Christ, car d'après I Cor. 3 ; 11 « Personne ne peut poser un autre fondement que celui qui est déjà en place, c'est-à-dire Jésus-Christ » (Quest. 18). Croire en Jésus-

(1) Voir, pour tout ce qui a rapport à ces catéchismes (texte, traduction, plan, sources, etc.), le livre de M. le professeur Gerh. von Zezschwitz : « *Die Katechismen der Waldenser und Böhmischen Brüder* ».

Christ, c'est croire qu'il est vrai Dieu et vrai homme, l'aimer et observer ses commandements (Quest. 19 et 20) qui sont au nombre de six et tirés du sermon sur la montagne (Quest. 21). Ce sont les dons du Saint Esprit qui seuls nous amènent aux trois vertus essentielles (Quest. 22) ; ces dons sont au nombre de sept : la sagesse, l'intelligence, la prudence, l'énergie, la connaissance, la piété et la crainte de Dieu (Quest. 23). Dans la question 24, l'auteur pose la doctrine de la Trinité (*le sant sperit, procedent del paire e del filh*), il discute ensuite cette question de la trinité (Quest. 25 et 26) puis enseigne comment nous devons adorer et servir Dieu (Quest. 27 à 29) et termine par la prière, moyen de réaliser la vie de la foi, prière dont le Fils nous a donné un modèle parfait dans le Notre Père (Quest. 30 et 31).

L'Amour (Quest. 32 à 47) est l'union et la volonté humaine, et de la volonté divine, de telle sorte que l'homme veut ce que Dieu veut et ces deux volontés ne sont jamais opposées l'une à l'autre (*O carità es cara conjoncion de la volunta humana cum la divina, enayma que l'ome volha czo que Dio vol, e non volha las cosas contrarias*) (Quest. 33). C'est l'Église qui doit chercher et réaliser cet amour ; cette Église doit être considérée au double point de vue de son essence et de ses serviteurs. Par essence elle se compose de tous ceux que Dieu, dans sa grâce et par les mérites du Christ, a élus dès l'origine jusqu'à la fin des temps, qu'il a rassemblés par le Saint Esprit et a prédestinés à la vie éternelle et dont Lui seul, qui les a élus, connaît le nombre et le nom. Comme institution, elle se compose des serviteurs de Christ et du peuple qui participe aux exercices du culte avec foi, espérance et amour (Quest. 35). Les vrais serviteurs de l'Église sont ceux qui ont une vie « de bon exemple », qui annoncent l'Évangile et administrent correctement les Sacrements (Quest. 37 à 44). Deux de ces sacrements sont indispensables (*necessaris*), les autres n'ont pas une aussi grande importance (*non son de tanta necessita*) (Quest. 46).

La troisième vertu est l'Espérance (Quest. 47 à 57), sûre attente de la grâce et de la gloire à venir (*certa speranza de gracia e de la gloria avenador*). Cette grâce nous vient par la médiation de Jésus-Christ (Quest. 49) ; elle consiste dans le salut, la rémission des péchés, la justification, l'adoption et la

sanctification (Quest. 50) ; nous l'attendons en faisant sincèrement pénitence (Quest. 51). La gloire à venir nous viendra par la vraie foi (Quest. 52) ; il faut donc rejeter tout ce qui est contraire à notre espérance (Quest. 54), la foi morte, les faux prophètes, etc... Puis le catéchisme rejette la médiation de la Vierge, pleine de grâce pour elle-même, mais ne pouvant servir de médiateur pour personne, (*plena de gracia en quant a la soa bisogna, ma non en quant a la communication de li autre*) (Quest. 55) affirme la communion des saints (Quest. 56) et s'appuyant sur les paroles du Seigneur termine (Quest. 57^e en disant que la vie éternelle est une vie de foi vivante et active qui persévère jusqu'à la fin.

Le second de ces catéchisme est le catéchisme des Frères de Bohême ; il est étroitement apparenté avec le précédent. On y trouve, en effet même division du sujet, même développement, mêmes coutumes, et jusqu'à des expressions presque identiques.

Cependant chacun de ces ouvrages a son caractère propre ; tandis que le premier donne une grande place à la doctrine de l'Église, le second semble laisser cette doctrine un peu dans l'ombre pour donner le rang principal aux sacrements. Notre livre porte comme titre : « *Ein christliche Untterweysung der klayne Kinder jm Gelauben, durch ein weysz einer Frag M. D. XX i j.* » En 1522 on en possédait déjà deux éditions allemandes, ce qui fait que l'on peut placer sa composition vers 1520. Il est la compilation des « *Questions pour enfants* » qui existaient déjà depuis quelque temps chez les Frères de Bohême, questions qui, dans l'ouvrage, ont subi l'influence du catéchisme des Vaudois et celle de la Réformation. On n'a jamais pu retrouver le texte primitif de ces questions, mais leur existence est connue et cela montre l'importance que les Frères attachaient à l'instruction du peuple chrétien.

Le catéchisme des Frères de Bohême, comme celui des Vaudois se présente sous la forme de questions et de réponses successives, mais le plan en est moins net. On peut toutefois y distinguer deux parties : la première (Quest. 1 à 48) à peu près parallèle, quoique assez sensiblement différente du catéchisme des Vaudois, traite la foi, l'amour et l'espérance ; la seconde (Quest. 49 à 57) parle plus spécialement du péché. La définition de la foi est celle d'Hébreux 11 ; 1 que notre auteur attribue à

Paul (Quest. 8) puis vient de suite le symbole (Quest. 10) et la distinction entre la foi vivante et la foi morte (Quest. 11 à 13). Croire en Dieu, conduit l'homme à garder ses commandements et à suivre le décalogue (énoncé dans la Quest. 17) qui se résume dans l'amour de Dieu et du prochain (Quest. 18 à 20). Cet amour est fondé sur Jésus-Christ (Quest. 21 à 23). Croire en Jésus-Christ, c'est observer ses commandements qui sont les six commandements du sermon sur la montagne (Quest. 24 à 29); ainsi l'homme obtient le salut (*Die selighayt*) (Quest. 30). Jésus parle de ce salut dans les huit béatitudes (Quest. 31); puis l'auteur donne quelques explications sur la vie éternelle, connaissance du vrai Dieu et communion avec lui (*erkantnusz des waren Gotz, und genieszung seiner*) (Quest. 32 à 34) et sur la Trinité (Quest. 35 à 40) que nous devons honorer de cœur, de bouche et par nos œuvres (*Mit dem Hertzzen, mit dem Munde und mit den Werken*) (Quest. 41 à 44). Cette première partie se termine par le Notre Père et quelques mots sur la prière (Quest. 45 à 48).

La seconde partie commence par cette question : « Comment les hommes font-ils fausse route ? » (Quest. 49) à laquelle il est répondu : « De trois manières : par l'idolâtrie (culte de la vierge, des saints et fausse interprétation de la Cène) (Quest. 50 à 61); par la fausse spiritualité qui nous éloigne de la foi, de l'amour et de l'espérance (Quest. 62 à 65), et par une espérance trompeuse qui ne s'appuie pas sur Dieu, sur Jésus-Christ et sur le Saint-Esprit (Quest. 66 à 70), et enfin par les désirs qui nous mènent à la mort, désirs qui se résument dans les sept péchés capitaux (Quest. 71 à 75).

Ces catéchismes nés sous l'influence de l'esprit évangélique sont déjà bien supérieurs à ceux de l'Église romaine. Mais, bien qu'un grand pas fut fait, l'instruction du peuple laissait encore beaucoup à désirer : on devait faire plus et mieux. C'est ce que comprit Luther, aussi, ne pouvant se mettre de suite à l'œuvre, accueillit-il avec joie les travaux catéchétiques de ses disciples et amis.

§ 3. — Les Catéchismes de la Réforme avant 1529

La préoccupation constante du réformateur pour l'instruction du peuple et de la jeunesse, fut la cause de l'épanouissement

d'une véritable floraison de catéchismes dans les années qui s'écoulèrent entre 1523 et 1529. Parmi ces nombreux ouvrages, inspirés directement par la réforme de Luther, il faut mentionner :

Tout d'abord, le catéchisme de Pierre Schulz, publié le 20 mars 1520, à Wittemberg, où l'auteur était probablement prédicateur. Ce livre est intitulé : *Ein Büchleyn auff frag und antwort, die zehen Gepot den Glauben und das Vater Unser betreffend* (1). C'est une suite de demandes et de réponses sur la foi, le Notre Père et la Cène. L'ouvrage se termine par quelques prières et la bénédiction.

Viennent ensuite :

Hawbt Artikel und furnemlich Puncten der Gœttlichen geschriff, de Benedict Gutzingers (Wittemberg 1524).

Erklärung der zwœlff Artikel christlichs Glaubens d'Urbain Rhégus (Augsbourg 1523).

Vom Glauben und guten Werken, ouvrage anonyme qui parut vers la même époque.

Enchiridion elementorum puerilium (2), de Mélanchthon (Wittemberg 1524), plus spécialement destiné aux élèves.

Ein Buchlein für die christlichen Kinders *erst anfahren zu lernen, mit aller zû gehœrung*, de Mélanchthon (Zwickau 1528), qui contenait, outre le texte du catéchisme, des prières, des chants pour les enfants, des parties du sermon sur la montagne et aussi l'alphabet et les règles de calcul.

Pedagogia christianorum, de Bartholomé Userius (1527), composé pour les écoles latines de Neustadt et qui, en dehors de l'alphabet et du Notre Père, contenait des passages bibliques.

Die Zehen Gepot, der Glaub und das Vater Unser, für die Kinder, kürztlich ausgelegt (3), de Christophe Hegendorf, professeur de philosophie et d'humanités à Leipzig. Ce livre parut à Wittemberg vers 1526. Il expose simplement avec quelques mots

(1) Voir pour tout ce qui se rapporte à ce catéchisme, la brochure de M. Kawerau : *Zwei ælteste Katechismen der lutherischen Reformation*.

(2) Cet ouvrage est donné en latin et en allemand dans le *Corpus reformatorum* XX, p. 391 et suiv. et XXIII, p. 107.

(3) Voir Kawerau ouv. cit., p. 51 et suiv.

d'explication les dix commandements, le vœu du baptême, le symbole et le Notre Père.

En 1525, Luther écrivit à Jonas, à Agricola, pour les prier de composer un catéchisme (1). Ceux-ci se mirent à l'œuvre, mais ne purent, probablement par suite des circonstances, se rendre tout au moins aussitôt au désir exprimé par Luther, mais d'autres avaient entendu son appel et nous voyons paraître successivement :

Le *Fragstück des christlichen Glaubens für die Jugend*, de Joh. Brenz (2) (Hall en Souabe 1527 ou 1528).

Le *Catechismus das ist Unterricht zum christlichen Glauben* (3) (1528), d'André Althammer et de Jean Rurer, pasteurs à Anspach, en Franconie, qui contient : le symbole, le décalogue, le Notre Père et les deux sacrements. Les auteurs y donnent au commencement l'explication des mots catéchisme, catéchumène, etc..., puis viennent les quatre points indiqués, traités conformément à la doctrine de Luther, et le livre se termine par quelques prières.

Le *Catechesis oder Unterricht für Kinder* (4) de Joh. Lachmann et Gaspar Gräter, publié à Heilbron en 1528.

Les *Elementa pietatis*, de Jean Agricola, qui parurent en allemand et en latin à Eisleben, en 1527. On suppose que cet ouvrage qui expose le décalogue, le Notre Père, le symbole et les sacrements, est celui que Luther avait demandé à Agricola en 1525, mais la question n'est pas tranchée d'une façon certaine. Il fut augmenté de 130 *gemeiner Fragestücke für die jungen Kinder*, écrites en 1527. Ces demandes et réponses furent imprimées en 1528, et il en porta le nombre à 156.

Le *Christenliche Underweysung der jungen in Fragssweis*, de Conrad Sam, ouvrage terminé en 1528 et publié à Ulm en 1529.

Enfin, nous devons encore citer le *Strassburger Katechismus* de 1527, ouvrage presque inconnu et un commencement du catéchisme composé par Mélanchthon en 1528, sous le titre de :

(1) De Walch, Liv. II, p. 621 et 635.

(2) Jean Hartmann, *Aelteste Katechet denkmale der evangelische Kirche*, p. 21 et suiv.

(3) Hartmann, ouv. cit., p. 51 et suiv.

(4) Hartmann, ouv. cit. p. 81 et suiv.

Eine Kurze Auslegung der zehn Gepot, der Vater Unser, und Glaubens. Cet essai s'arrête au troisième commandement à la suite duquel se trouvent ces mots écrits de la main de Stéphan Roth : *So ferne ist gemacht und der Herr Phillipp will ferner nichts davon machen.* Les quelques pages de ce manuscrit assez curieux, sont conservées à la Rathsschulbibliothek de Zwickau.

Mais, tout en reconnaissant les qualités et l'utilité de ces travaux, Luther n'en était cependant pas encore satisfait; il avait rêvé mieux, aussi résolut-il de se mettre lui-même à l'œuvre, afin de produire un livre qui correspondit directement à sa pensée. Ce projet avait déjà germé dans son esprit lorsqu'en 1525, il écrivait à Haussmann : « Catechismum differo, vellem enim uno opere omnia dissolvere (1) » La visite des Églises lui fit en quelque sorte toucher du doigt la nécessité de se mettre résolument à l'œuvre, aussi dès le 15 janvier 1529, écrivait-il à un ami qu'il travaille « für die rohen Bauern (2) » et c'est de ce travail rapide mais fécond, que vont sortir le Grand et le Petit Catéchisme.

(1) De W. III, p. 30.

(2) De W. III, p. 417.

CHAPITRE III

Les Travaux préparatoires de Luther

Si l'on pensait que les catéchismes sont un ouvrage unique dans son genre, au milieu de la grande œuvre de Luther, on pourrait être étonné de la rapidité avec laquelle ils furent composés et de la perfection à laquelle le réformateur serait arrivé presque de suite. Mais il n'en est rien. Sans cesse la préoccupation de Luther fut de ramener les fidèles au centre même du christianisme, et de les instruire sur l'objet de la foi chrétienne et les vérités fondamentales de la Parole de Dieu. Cet objet de la foi, ces vérités fondamentales, il les trouve en abrégé, comme il le dit souvent, dans les trois points catéchétiques qui dominaient à cette époque l'enseignement religieux, savoir le Décalogue, le Symbole et le Notre-Père.

Les prédications que Luther fit au peuple sur ces points, se distinguent par leur extrême simplicité. On voit qu'il désirait avant tout être compris et bien compris par les auditeurs souvent ignorants que sa parole chaude et entraînant attirait au pied de sa chaire, aussi peut-on regarder ces sermons comme une véritable préparation à la composition des catéchismes. Il est donc assez intéressant, et même nécessaire de jeter un rapide coup d'œil sur ces prédications de Luther et sur les différents ouvrages qu'il composa pour l'instruction et l'éducation du peuple.

Dès l'année 1516, Luther prêcha sur les dix commandements d'une façon toute pratique et populaire. « Ce qui frappe dans cette œuvre, dit M. Kuhn, c'est la hauteur de raison, la vigueur de bon sens, le sérieux avec lequel il transforme la morale de l'école, la morale casuistique, arbitraire et légale en une science vraiment humaine qui, tout en répondant aux besoins naturels des âmes, grandit le devoir, la responsabilité et rattache tous

les actes de la vie aux prescriptions impérieuses de la conscience et de la parole de Dieu (1) ». Dans ces sermons, prêchés à l'église paroissiale de Wittemberg, Luther montre au chrétien comment il doit s'affranchir de la lettre de la loi et en rechercher l'esprit afin d'accomplir fidèlement la volonté de Dieu. Il dit que cet accomplissement ne dépend pas de nous, mais de la grâce de Dieu qui nous est révélée dans la croix du Christ, aussi est-ce de cette croix seule que nous pouvons nous glorifier et non de notre obéissance ou de nos œuvres (2).

Pendant le Carême 1518, il donna une série de prédications sur le Notre Père dans lesquelles il combat les imaginations grossières et superstitieuses, la prière mécanique, et y substitue la vraie prière édifiante et croyante, celle qui jaillit du cœur poussée par le foi.

Dans cette même année, il laissa un de ses élèves, Jean Schneider, plus connu sous le nom d'Agricola, tirer de ses prédications et de ses leçons ce qu'il avait donné comme explications du Notre Père et revit lui-même l'ouvrage ainsi composé qui parut sous ce titre significatif : « *Pour les simples laïques et non pas pour les savants.* » Le succès en fut grand ; en 1520 ce résumé avait déjà été plusieurs fois réimprimé (3). Luther insiste tout particulièrement sur la manière dont nous devons prier. « Peu de mots, dit-il, bonne prière ; beaucoup de mots, mauvaise prière. Beaucoup en peu de mots, voilà qui est chrétien, peu en beaucoup de mots cela est païen (4) ? » Il montre la douceur que ce nom de Père donné à Dieu a pour le chrétien qui voit ainsi qu'il est misérable et abandonné sur la terre et ne doit avoir qu'une aspiration : retourner au Ciel, la maison de son Père. Il parle directement à la conscience et au cœur de ses auditeurs, employant de préférence la forme du dialogue, de l'entretien familial, afin de faire pénétrer plus profondément dans l'esprit de celui qui l'écoute les vérités qu'il veut lui enseigner.

Dans cette même année 1518, parut encore une explication latine des dix commandements.

(1) *Encyclopédie des sciences religieuses*, T. VIII, p. 444.

(2) Voir *Œuvres exégétiques*, T. XII, p. 120 et suiv.

(3) Voir Wesenmeyer — *Théol. Stud und Kritik*. An. 1828 p. 373.

(4) Erlangen XXI, p. 160.

En 1519, Luther reprend une série de prédications sur les textes du catéchisme et le Dimanche Invocavit (15 mars 1519) il écrit à Spalatin : « *Singulis diebus vesperi pronuntio pueris et rudibus præcepta et orationem dominicam* (1) ».

En 1520, il réunit aux dix commandement et au Notre Père le Symbole des apôtres et fait paraître ces trois points sous le titre de : « *Eyn kurz Form der zehnen Gepoth D. M. L. ; eyn kurz Form des Glaubens ; eyen kurz Form des Vaters Unsers* (2) ». C'est là déjà presque un premier essai de catéchisme. Dans la préface il déclare que ces trois points contiennent en essence et au delà du nécessaire tout ce qui se trouve dans l'Ecriture et ce qu'un chrétien doit connaître. Les dix commandements montrent à l'homme sa maladie qui est le péché, le Symbole lui montre le remède, savoir Dieu et sa miséricorde en Christ, et le Notre Père indique comment l'homme peut faire descendre sur lui cette miséricorde de Dieu. Il traite ensuite successivement les trois points et comme conclusion commente Math. 7 ; 12, « Ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites le de même pour eux ; car c'est la loi et les prophètes. » Et la Kurze Form se termine, comme les livres de confession du moyen âge, par une longue liste des péchés par lesquels l'homme transgresse la loi de Dieu.

C'est là un reste des anciennes traditions catholiques dans lesquelles Luther avait été élevé, qu'il aimait et tâchait de conserver aussi longtemps qu'il ne les trouvait pas en contradiction avec la Parole de Dieu.

Durant le Carême 1522, Luther prêcha encore sur les dix commandements et dans le cours de cette même année, pendant qu'il publiait sa traduction du Nouveau Testament, il donnait une nouvelle édition de la Kurze Form dans laquelle il ajouta aux trois points catéchétiques de la première édition l'Ave Maria et huit psaumes (3). Il donna à cette édition le titre de *Betbüchlein* (4), petit livre de prière ou de pitié ; car il désirait que cet ouvrage remplaçât tous les anciens formulaires de

(1) *Enders Luthers, Briefwechsel*, Tome I, p. 449

(2) *Erlangen*, Tome XXII, p. 3 et suiv.

(3) Deux de ces psaumes, le XIII^e et le LXIII^e devaient se trouver bientôt dans le recueil des chants de l'Eglise Luthérienne.

(4) *Erl.*, Tome LXV, p. 268 et suiv.

prières. On peut s'étonner de trouver l'Ave Maria dans un ouvrage de Luther qui professait hautement que le chrétien ne doit rendre aucun culte à la Vierge, mais cet amour de la tradition que nous avons déjà remarqué dans la *Kurze Form* nous donne l'explication de cette contradiction apparente de Luther. D'autre part, le réformateur suivant l'exemple du Maître, tout en conservant les anciennes formes, change complètement leur caractère par le principe nouveau qu'il y introduit. Il ramène l'Ave Maria à la simple salutation de l'ange : « Salut, toi à qui une grâce a été faite. Le Seigneur est avec toi (1) », et il enseigne à ne donner gloire et honneur qu'à Dieu seul pour la grâce faite à la Vierge. Ce *Bethüchlein* fut très populaire et eut de nombreuses éditions ; Luther le retoucha plusieurs fois et notamment après la publication du petit catéchisme. Il fut traduit ou plutôt imité en français dans un ouvrage intitulé : *Le livre de vraye et parfaite oraison* imprimé par Maistre Simon Dubois pour Christie Vœchel, libraire juré de l'Université de Paris demourant en la rue Saint Jacques à l'enseigne de l'escu des Basle, Mil cinq cens XXIX au mois de Apiril.

En 1523, après avoir donné une série de prédications sur les trois points et sur l'Ave Maria, Luther en fit un résumé que l'on trouve dans la bibliothèque scolaire de Zwickau sous ce titre : « *Verzeichnisz der predigten über der Fest, als Weihnachten, Ostern, Pfingsten, und Sonntags Evangelien durch den eheuerdigen H. D. M. L. gethan vormittag. Anno M DXXIII.* »

D'après Buchwald (2) ces prédications de 1523 sur les points fondamentaux du catéchisme se répartissent de la manière suivante :

Le mardi 24 février 1523, Luther donne l'introduction de cette nouvelle série de prédications et parle du premier commandement :

Jeudi, 26 février. — Le second commandement.

Vendredi, 27 février. — Le troisième commandement.

Samedi, 28 février. — Les quatrième, cinquième et sixième commandements.

Lundi, 2 mars. — Le septième commandement.

(1) Luc 1 ; 28.

(2) Buchwald. *Die Entstehung der Katechismen Luthers*, p. V

Mardi, 3 mars. — Les huitième, neuvième et dixième commandements.

Mercredi, 4 mars. — Courte introduction sur le Symbole et prédications sur le premier article.

Jeudi, 5 mars. — Le deuxième article.

Vendredi, 6 mars. — Le troisième article.

Lundi, 9 mars. — Introduction sur le Notre Père et première demande.

Mardi, 10 mars. — De la deuxième à la septième demande.

Mercredi, 11 mars. — L'Ave Maria.

Nous trouvons déjà dans ces prédications les idées fondamentales que Luther reprendra plus tard dans ses catéchismes. Il dit que les dix commandements nous apprennent ce que nous devons faire et ce que nous devons éviter. Au sujet du Symbole : « Dans la loi, dit-il, l'homme a connu son péché, il est maintenant nécessaire qu'on lui montre de quelle façon il pourra s'en délivrer et c'est la foi résumée dans le Symbole qui contient tout l'Evangile. Du Notre Père il dit : « Cette prière unique doit nous être familière, mais nous ne devons pas croire qu'il n'existe pas d'autres prières. » Enfin dans l'introduction de l'Ave Maria il récapitule les trois points précédents et dit : « Nous avons entendu les trois points que tout homme doit savoir..... Celui qui sait ces choses peut être regardé comme un docteur de l'Ecriture (Qui haec scit est doctor scripturæ) (1).

Nous n'avons vu jusqu'ici que les prédications de Luther sur les trois premiers points du catéchisme ; il fit en outre de nombreux sermons sur les deux autres points, sermons que nous ne ferons que mentionner très rapidement.

Sur le Baptême Luther prêcha :

A l'Ascension 1526.

Le dimanche de l'Epiphanie 1527.

En 1528, le 2 février, au sujet de la Purification de Marie, le

(1) Il est un fait curieux que nous devons relater ici, savoir que dans Roerer et dans le cahier de transcriptions de Roth, les phrases de ces sermons sont écrites moitié en allemand, moitié en latin. Le recueil des œuvres de Luther de Waimar, Tome XII, p. 438 et suiv. nous explique ainsi ce mélange : Pour la transcription le mot dit en allemand est traduit en latin par le transcripteur parce qu'il était plus exercé aux abréviations latines.

9 février, le 14 et le 23. Ces sermons renferment les mêmes idées que l'écrit qui parut à la fin de janvier ou au commencement de février de cette même année, sous le titre : *Von der Wiedertaufe an zwei Pfarrherrn* (1). »

Sur la Sainte Cène et sur la Confession Luther prêcha :

En 1523, le 3 janvier, sur le : *De adoratione sacramenti*, sermon qui nous est rapporté dans une partie de l'écrit : « *Von Anbeten des Sakraments des heiligen Leichnams Christi* (2) ».

Le 15 mars où il prêcha sur Jean 6 ; 21.

Le 26 mars, jour des Rameaux, où il insiste sur la nécessité de la communion.

Le 2 avril, à l'occasion du Jeudi saint.

Le 6 avril, lundi de Pâques, son sujet fut : *De sacramento et confessione*.

Le 4 juin à l'occasion de la fête du Corps du Seigneur.

En 1524, le Dimanche des Rameaux (20 mars), il prêche : « *De triplici confessione*. »

Le Jeudi Saint (24 mars) : « *Qui fructus sequantur in piis qui usi sunt sacramento*. »

En 1525, le Dimanche des Rameaux (19 avril), son sujet fut : « *De sacramentali confessione* et le Jeudi Saint « *De caena Domini*. »

En 1526, il prêche le 28 mars sur la « *Vigilia Caenae Domini* » et le Jeudi Saint (29 mars), il fait deux sermons sur le Saint-Sacrement et termine la Semaine Sainte par un sermon sur la confession. De même en 1527 et en 1528, il prêche le Jeudi Saint sur la confession et la Cène.

Pour terminer cette liste de sermons sur les divers points du catéchisme nous dirons enfin que le 16 mai 1528, Bugenhagen ayant quitté Wittemberg pour organiser l'église du Brunswick, Luther monte en chaire à Wittemberg et donne du 18 au 30 mai, une série de prédications sur l'ensemble du catéchisme.

Lundi, 18 Mai. — Introduction et premier commandement.

Mardi, 19 Mai. — Deuxième et troisième commandements.

Mercredi, 20 Mai. — Quatrième et cinquième commandements.

Vendredi, 22 Mai. — Sixième à dixième commandement.

(1) Erlang. Tome XXVI, p. 281 à 321.

(2) Erlang. Tome XXVIII, p. 309 et suiv.

Samedi, 23 Mai. — Le Symbole.

Lundi, 25 Mai. — Première et deuxième demandes du Notre Père.

Mardi, 26 Mai. — Troisième à cinquième demande.

Mercredi, 27 Mai. — Sixième et septième demandes.

Jeudi, 28 Mai. — Le Baptême.

Vendredi, 29 Mai. — Le Baptême et la Cène.

Samedi, 30 Mai. — La Cène (1).

Dans cette même année il prêcha encore deux fois sur le catéchisme, en septembre et en novembre.

Dans l'intervalle de ces prédications avait paru en 1526, la « *Messe allemande* » dans laquelle Luther dit combien il a hâte de voir entre les mains de la jeunesse allemande un bon catéchisme, à la fois simple et complet : « Eh bien, s'écrie-t-il, au nom de Dieu ! ce qu'il faut avant tout dans l'Eglise allemande, c'est un bon catéchisme, sans phrases, court et simple. » Et parlant des trois premiers points il dit en s'adressant aux pasteurs : « Il faut les traiter en chaire à certaines époques ou chaque jour, suivant que cela est nécessaire ; il faut aussi les répéter et les lire chez soi, dans les maisons, matin et soir, aux enfants et aux domestiques si on veut en faire des chrétiens. Il ne faut pas seulement leur faire apprendre par cœur et réciter les mots comme cela s'est fait jusqu'ici, mais leur demander article après article ce que chacun signifie et comment ils le comprennent. »

En 1527, commençait la visite des églises ; cette inspection lui montra une fois de plus combien un bon catéchisme était nécessaire, aussi sans plus tarder se mit-il résolument à l'œuvre, (Janvier 1529). Tout d'abord il destina son travail simplement aux pères de famille, aux enfants et aux petites gens « *pro pueris et familia* (2) », mais il reconnut bientôt que le premier plan en était trop compliqué pour ceux auxquels il désirait s'adresser, aussi le trouvons-nous dès la première moitié de janvier 1529, occupé à une double tâche. D'un côté il prépare le « *Catechismus praedicatus pro rudibus et simplicibus* », et d'autre part, il travaille au « *Catechismus brevissime simul et crasse pro pueris et familia* » réunis tous deux sur les *Tabulae*, qui furent

(1) Buchwald, ouv. cit. p. 11.

(2) *Unterricht der Visitatoren*. Erl. Aug. T. XXIII, p. 56.

achevées le 20 janvier 1529 (1). Dans ces Tabulae nous avons le premier catéchisme de Luther, non sous forme de livre, mais sous forme de tableau. (Nous avons vu que ces placards destinés à être accrochés au mur existaient déjà avec le Beichttafel de 1481 et le Wandkatechismus de 1525). Tandis que les premiers écrits catéchétiques de Luther ne contenaient que les dix commandements, le symbole et le Notre Père (peut-être aussi le Bénédicité et les Grâces), nous trouvons réunis pour la première fois dans les Tabulae, les cinq points de toute l'instruction chrétienne, points que « l'on doit correctement traiter, savoir et réciter mot à mot. » Les Tabulae ne nous sont conservées qu'en bas allemand dans une traduction dont Bugenhagen est probablement l'auteur et qui porte le titre de : *Ein Catechismus esste Underricht wo ein Christen hereszwert sie gehsinde schal upt eint foldigheste leeren, up Frage und Antwort gestellt Mart. Luth. 1529* (2). Cette traduction dans laquelle se trouvent, outre les cinq points fondamentaux, le Bénédicité et les Grâces, dut paraître peu avant la fin d'avril 1529.

Ainsi nous voyons l'œuvre catéchétique de Luther s'élever peu à peu des anciennes traditions de l'Eglise romaine à la vraie et simple doctrine évangélique. Désormais tout est prêt, le fruit est mûr et le jour est proche où il va s'entrouvrir et donner au monde chrétien cette semence de connaissance et de foi religieuse qu'est le Petit Catéchisme.

(1) Monkeberg. *Die Erste Ausgabe von Luthers kleinen Katechismus* (2^e Ed.), p. XXVII.

(2) Monkeberg. Ouv. cit. p. 1 à 32.

CHAPITRE IV

Les Catéchismes de Luther

§ 1. — Le Grand Catéchisme

Le 3 mars 1529, Luther écrivait à un de ses amis au sujet du catéchisme qu'il préparait : « *Non est absolutus.... sed brevi absolvetur* » (1). Le travail en effet était presque terminé et après quelques dernières retouches il fut complètement achevé en langue allemande, au mois d'avril 1529, et publié à Wittemberg, chez Georges Rhau, sous le titre de *Deudsch Katechismus*. C'est cet ouvrage que nous appelons le *Grand Catéchisme*. Cette première édition contenait : une courte préface, les trois points fondamentaux (loi, symbole et notre Père), et deux autres points sur le baptême avec les textes Mathieu 28 ; 19 et Marc 16 ; 16, et sur la Sainte Cène avec le texte I Corinthiens 11 ; 23 à 25. Ces différentes parties ne sont point rédigées sous la forme de demandes et de réponses comme cela était en usage dans les livres de confession et comme Luther le fit dans le petit catéchisme.

Dès son apparition notre livre eut un grand succès et dans cette même année 1529, parurent encore successivement deux éditions in-octavo. Dans ces éditions, Luther ajouta : « Une courte exhortation à la confession (2) ».

En 1530, Luther fit en outre précéder son grand catéchisme d'une seconde préface.

Pendant ce temps des théologiens, amis de Luther, traduisaient

(1). De W. T. III, p. 426.

(2). Nous avons là une preuve que Luther lui-même, est l'auteur de cette exhortation et non Bugenhagen comme Augusti (p. 74) et d'autres le pensent. Du reste, le *Corpus Thuringiae* dit à ce sujet : « L'esprit et la plume de Luther s'y font assez reconnaître. »

son œuvre en latin et dès le mois de mai 1529, nous voyons paraître la traduction latine de Lonicer, au commencement de juillet celle d'Obsopoeus et à la fin de septembre celle de Sauermann.

Naturellement l'apparition presque immédiate du Petit Catéchisme arrêta l'essor de notre ouvrage, et s'il continua à être goûté par les hommes d'étude, le peuple ne le lit plus du tout et même en a perdu le souvenir. C'est ainsi qu'en français nous ne possédons qu'une seule traduction du grand catéchisme, faite par M^{me} Seyboth, publiée à Paris en 1855, sous la direction de M. le pasteur Horning, de Strasbourg; cette traduction, malgré certaines défectuosités, rend de grands services aux français qui veulent apprendre à connaître et à apprécier cette œuvre de Luther.

Ce grand catéchisme, en effet, s'il ne possède pas toute la clarté d'exposition de l'autre, a cependant une grande valeur, valeur qui le fit admettre au nombre des livres symboliques de l'Eglise luthérienne.

§ 2. — Plan du Grand Catéchisme (1).

Nous venons de voir que le Grand Catéchisme dans sa forme complète se compose : de deux préfaces suivies de l'énumération des cinq points fondamentaux, de l'explication de ces cinq points, se terminant par une courte exhortation à la confession.

Dans tout son ouvrage, Luther poursuit surtout un but pratique, il veut instruire le peuple, les petits et les ignorants. C'est pour eux qu'il prend la plume; il désire que son livre ait à leurs yeux la même valeur que la Bible elle-même, non point qu'il veuille diminuer l'usage de l'étude de l'Ecriture, mais au contraire parce qu'il désire faciliter cette étude. Il montre aux fidèles les points essentiels de la révélation, ceux qui doivent occuper le premier rang dans leurs préoccupations et former comme le fondement et le critère de leur foi et de leur doctrine, les préservant ainsi de tomber dans des aberrations en donnant

(1) Ici et dans ce qui suit nous nous sommes servi (sauf pour l'Exhortation à la confession qu'il ne contient pas) du texte qui se trouve dans *Les Livres Symboliques*, édition Müller (1876), p. 375 à 512.

une importance hors de proportion à des points secondaires ou en les séparant des points fondamentaux.

Luther puise ses trois points principaux dans la tradition catholique et y ajoute le Baptême et la Sainte-Cène. L'ordre dans lequel il range ces diverses parties est en quelque sorte le résultat de son expérience personnelle. Luther en effet, après avoir senti tout le poids de son péché fut illuminé par la foi et trouva dans la prière les forces nécessaires pour vaincre les résistances du monde et les désirs de sa chair. Viennent ensuite les Sacrements « institués par Christ, sur lesquels chaque chrétien doit avoir au moins quelques notions élémentaires, car sans eux personne ne peut être chrétien. » (1) Ces sacrements, en effet, sont le remède que Dieu nous donne, grâce auquel nous pouvons déjouer toutes les ruses du Diable et surmonter tous les obstacles qui se dressent sur notre route.

C'est là, au point de vue populaire et religieux, le seul ordre vrai et naturel pour un livre de ce genre. Faire sentir à l'homme son péché, puis lui parler de la grâce de Dieu, et enfin lui montrer la manière de se mettre en possession de cette grâce, telle est la meilleure route à suivre, et Luther en prenant cette voie fait preuve d'une psychologie si vraie que son catéchisme répond aux besoins de tous les hommes dans tous les temps.

Quant aux exhortations à la confession, d'abord placées (1529) à la fin du catéchisme, puis mises en 1531, sous une forme nouvelle, entre le Baptême et la Cène, elles ne sont point comme l'a voulu Mathésius un point spécial. On peut dire que dans ses prédications sur le catéchisme, Luther n'a jamais prêché sur ce sixième point, et que nous trouvons là, plutôt des conseils que de véritables enseignements. Du reste, Luther a maintes fois retranché cette partie de son catéchisme et elle devient après lui un chapitre spécial intitulé : *Du pouvoir des clefs*, chapitre attribué souvent à Knipstroh, superintendent général de la Poméranie orientale.

§ 3. — Analyse du Grand Catéchisme

A. — Les deux préfaces

Dans la *première préface*, Luther s'adresse tout particulièrement aux pasteurs, il les réprimande sévèrement sur leur

(1). Müller, p. 485.

paresse : « Nous ne manquons pas de bons livres, mais les pasteurs sont trop paresseux pour les lire (1) ». Puis il ne craint pas de se donner lui-même en exemple : « Moi, qui suis docteur en théologie, je fais comme un petit enfant. Le matin et dans les moments libres de la journée, je lis et récite mot à mot les dix commandements, le symbole, le Notre Père et les psaumes.... J'ai beau faire, je reste un petit enfant; un pauvre catéchumène et je m'y résigne de grand cœur (2) ». Que tous les pasteurs suivent cet exemple, lisent ce catéchisme avec le sentiment de leur ignorance et, éclairés par le Saint-Esprit, ils y prendront bientôt goût. La meilleure arme contre le Diable, c'est de s'occuper de la parole de Dieu, car il déteste cette Parole et elle anéantit ses artifices. Ceux qui méprisent cette Parole mériteraient qu'on les pourchassât avec des chiens et qu'on les vomit de la bouche (3). Après avoir ainsi recommandé l'étude attentive et approfondie du catéchisme « copie en extraits de l'Écriture sainte », il exhorte les pasteurs à se garder de vouloir être trop tôt des docteurs et de s'imaginer tout connaître. Ils feraient bien de s'exercer tous les jours en se défendant de la fausse assurance et de l'orgueil spirituel. S'ils s'appliquent à l'étude du catéchisme ils en recueilleront des fruits; plus cette étude sera approfondie, plus ils sentiront l'ignorance dans laquelle ils sont plongés et le besoin qu'ils ont de travailler et de progresser.

La seconde préface, beaucoup plus courte que la première, s'adresse plus particulièrement aux pères de famille. On ne peut être compté parmi les chrétiens, y déclare Luther, si l'on ne connaît pas son catéchisme; c'est pourquoi il faut exciter les jennes gens à l'apprendre à fond et avec persévérance. C'est au père de famille que revient le devoir d'enseigner et d'interroger ses enfants et ses domestiques, au moins une fois par semaine.

Puis, vient le *Catechismus nudus*. On doit répéter ces cinq points mot-à-mot, dit Luther en terminant, car la prédication ne suffit pas pour les faire retenir. Cependant, les apprendre ne suffit pas non plus, il faut aussi entendre la prédication, afin de recevoir l'explication de ces points. C'est pourquoi nous prêchons aussi sur le catéchisme et pour cette raison aussi, nous allons prendre

(1). Müller, p. 375.

(2). Müller, p. 376.

(3). Müller, p. 378.

chacune des parties proposées et les développer aussi clairement que possible (1).

B. Premier Point. La Loi (2)

La loi occupe dans le catéchisme la place prépondérante; en effet, c'est à elle que revient la tâche de terrasser le vieil homme, en lui faisant en quelque sorte toucher du doigt la multitude de ses transgressions. Luther s'attache surtout à montrer le caractère

(1) Müller, p. 385.

(2) Luther dans ses catéchismes ne divise pas le Décalogue comme on a coutume de le faire de nos jours en France. Fidèle à la tradition ecclésiastique il unit la défense relative au polythéisme à celle relative à l'idolâtrie, et ainsi, ne place que trois commandements dans la première table. Dans la seconde table, où il met sept commandements, il partage en deux le commandement relatif à la convoitise.

Cette division, ainsi que la nôtre qui consiste à unir un commandement à la déclaration : « Je suis l'Eternel ton Dieu », nous semblent toutes les deux peu naturelles. En effet, dans Exode 34-28, nous lisons : « Moïse fut là avec l'Eternel, pendant quarante jours et quarante nuits, et l'Eternel écrivit sur les tables les paroles de l'Alliance, les dix paroles », et dans Deutéronome 10; 4 : « L'Eternel écrivit sur les tables ce qui avait été écrit sur les premières : les dix paroles que Jahveh avait dites. » Il est donc question, non pas de commandements, mais de paroles de Dieu et le terme même de dix commandements s'appliquant à la loi, nous semble impropre. Décalogue répond mieux à la réalité des choses; on a là, en effet, dix paroles de Dieu dont la première est, non pas un commandement, mais l'affirmation que Dieu peut imposer les neuf autres à son peuple. De plus, la longue et sévère déclaration placée après le second commandement, se comprend beaucoup mieux si nous joignons ce commandement à la défense : « Tu n'auras pas d'autres dieux devant ma face. »

Il nous paraîtrait donc plus logique de diviser le décalogue de la manière suivante :

1. — Je suis l'Eternel ton Dieu...
2. — Tu n'auras pas d'autres dieux devant ma face, tu ne te feras aucune image taillée...
3. — Tu ne prendras pas le nom de l'Eternel ton Dieu en vain...

Et ainsi de suite, en adoptant pour les sept autres commandements la division actuelle.

obligatoire de la loi de Dieu, loi qui indique à l'homme ce qu'il doit faire pour qu'il puisse vraiment se dire un enfant de Dieu. Or, si nous examinons de près les commandements de Dieu, si nous cherchons à sonder tout ce qu'ils renferment, chacun de nous est obligé d'avouer qu'il n'observe pas une seule de ces ordonnances et par là même, reconnaît que sa justice propre, sa sainteté personnelle, ne sont rien aux yeux de Dieu, qu'il est un misérable pécheur ayant besoin de pardon et de rédemption. Nous souffrons, nous pleurons sur notre péché, comme Luther le fit dans sa cellule de moine, et nous aspirons à la délivrance. Cette délivrance nous sera procurée par la foi en Jésus-Christ qui est venu nous racheter « non à prix d'or et d'argent, mais par son saint et précieux sang ».

Dès le début du *premier commandement*, Luther pose cette question : « Qu'appelle-t-on avoir un Dieu ? ou qu'est-ce que Dieu ? » et il répond : « Dieu est l'auteur de tout don et de toute grâce, à qui nous devons avoir recours dans tous nos besoins, de telle sorte qu'avoir un Dieu n'est rien d'autre que de croire à ce Dieu et d'avoir confiance en lui de tout notre cœur (1) ». Ainsi dès le commencement, Luther ramène tout à la foi et à la confiance en Dieu, foi « qui trouve seule le vrai Dieu et s'attache à lui seul (2) ». Puis il aborde l'explication même du commandement, il en montre les diverses transgressions. Là, comme dans toute l'explication du décalogue, suivant l'exemple même de Jésus-Christ, Luther s'affranchit de la lettre pour chercher l'esprit. Il spiritualise la loi. Ce commandement si simple est cependant bien souvent transgressé ; les avarés, les orgueilleux, les idolâtres catholiques, ceux qui invoquent les saints, ceux qui font des pactes avec le Diable « donnent leur cœur et leur confiance à d'autres qu'à Dieu et ne cherchent rien près de lui (3) ». « Maintenant tu comprends, ajoute-t-il, tout ce qui est exigé par ce commandement : savoir le cœur tout entier de l'homme et toute sa confiance pour Dieu et pour aucun autre (4) ».

Aimer Dieu par-dessus toute chose, tel est donc notre premier devoir ; c'est cet amour qui seul sanctifiera notre vie, légitimera

(1) Müller, p. 386.

(2) Müller, p. 386.

(3) Müller, p. 387.

(4) Müller, p. 387.

notre culte qui, sans lui, est semblable au culte des païens ; tout le reste n'est rien, les œuvres elles-mêmes ne sont qu'une idolâtrie car c'est leur mérite que l'homme recherche et non la grâce de Dieu. Et Luther conclut en disant : Placez en Dieu seul toute votre confiance car c'est de lui seul que tout procède ; les hommes peuvent nous faire du bien mais ils ne sont que les instruments de Dieu. Sonde ton cœur et vois si tu appartiens ou non à Dieu seul, telle est l'étendue de ce commandement.

Vient alors la déclaration : « Je suis l'Eternel ton Dieu, le Dieu fort et jaloux... » Cette sanction se rapporte à tous les commandements, mais elle est placée après le premier parce qu'il est le plus important de tous (1) ». Luther montre par l'histoire que Dieu punit toujours les idolâtres et que si cette punition semble parfois tarder elle est cependant certaine. « Mais autant cette condamnation est terrible, autant sont puissantes les consolations qu'il promet à ceux qui s'attendent à Lui seul (2) ». A ceux-ci l'éternelle bénédiction, le bonheur et le salut, aux autres l'éternelle colère, le malheur et la douleur. Ceux qui suivent Dieu n'ont pas les honneurs et les biens terrestres comme ceux qui s'attachent à Mammon et au Diable, mais, comme les paroles de Dieu ne sont pas tromperie et mensonge, ceux qui consacrent leur vie à l'acquisition des biens terrestres perdent leur temps et leur travail car ils doivent un jour mourir, mais ceux qui recherchent les biens célestes les possèdent pour toujours. Suit l'exemple de Saül et de David. Cependant, ajoute Luther en terminant ce premier commandement, Dieu permet que nous possédions les biens terrestres, mais nous ne devons pas y attacher notre cœur.

Le *second commandement*, qui est, comme nous l'avons vu : « Tu ne prendras pas le nom de l'Eternel ton Dieu en vain » s'occupe, dit Luther, du dehors et de la discipline de la bouche et de la langue à l'égard de Dieu. « Prendre le nom de Dieu en vain, c'est profaner ce nom, c'est-à-dire prononcer le nom de notre Dieu pour mentir ou accomplir n'importe quelle iniquité ».

Or, nous rencontrons partout autour de nous cette profanation du nom de l'Eternel, dans nos familles et devant les tribunaux ;

(1) Müller, p. 391.

(2) Müller, p. 392.

en effet, tous les parjures, tous ceux qui profèrent des blasphèmes ou disent des mensonges transgressent ce commandement. Mais Dieu a attaché une sévère menace à cette ordonnance : « Car l'Éternel ne tiendra pas pour innocent celui qui aura pris son nom en vain ». De même que les idolâtres sont punis, de même ceux qui se servent du nom de Dieu pour tromper ou mentir reçoivent le juste châtiment de leur péché. Luther montre qu'il est naturel à l'homme de chercher à cacher ses fautes, mais, dit-il avec juste raison, cette dissimulation même est la cause de la plupart des calamités dont nous souffrons. « Peste, guerre, famine, incendie, inondation, inimitié de la femme, des enfants, des domestiques et toutes sortes de malheurs, tels sont les divers fruits de notre hypocrisie » (1). Maintenant, ajoute Luther, tu comprends ce que c'est que de mépriser le nom de Dieu : c'est le prendre pour mentir, dissimuler, blasphémer, jurer, faire des enchantements, en un mot pour accomplir le mal » (2).

Ici se termine l'explication proprement dite du commandement, mais Luther s'attache toujours à l'esprit de la loi plutôt qu'à la lettre. Ce commandement est une défense, il renferme aussi un ordre. S'il nous est défendu de mépriser le nom de Dieu, il nous est ordonné de l'honorer et de nous en servir avec foi. Le serment fait avec fidélité, l'enseignement vrai, la prière, telles sont les diverses manières d'user justement du nom de l'Éternel. A ce propos, Luther examine rapidement la question du serment. Prenant là encore les textes, non pas à la lettre, mais suivant leur esprit, il admet le serment « quand le besoin l'exige et lorsqu'il s'agit de proclamer la vérité » (3). Il reconnaît qu'étant donnée notre nature coupable et perverse le serment est souvent nécessaire au salut de l'innocent, car « Dieu intervient lui-même dans le serment et dévoile la vérité, le bien et le droit » (4).

En terminant, Luther exhorte les parents à enseigner à leurs enfants le respect du nom de Dieu ; il nous convie à nous recommander à Dieu chaque jour ainsi que tous ceux qui sont

(1) Müller, p. 397.

(2) Müller, p. 397.

(3) Müller, p. 398.

(4) Müller, p. 398.

sous notre tutelle, à dire le Bénédicité et les Grâces, les prières du matin et du soir, car « tout cela est plus agréable à Dieu et mieux reçu de lui qu'aucune vie monastique et qu'aucune sainteté de chartreux » (1).

Pour *le troisième commandement*, Luther, fidèle à son principe, se débarrasse de suite de toutes les questions relatives au Sabbat en déclarant que : « Quant à la forme extérieure, ce commandement ne nous regarde pas, nous chrétiens ; c'est une chose toute extérieure de même que les autres institutions de l'Ancienne Alliance liées à des usages, des personnes, des temps et des lieux particuliers car toutes ont été abolies par Christ (2) ». Ce jour nous est donné non pas seulement pour nous reposer, mais surtout pour nous occuper des affaires de notre Père céleste. Sans cesse nous devrions le faire, mais étant données nos occupations habituelles, un jour dans la semaine doit y être spécialement consacré. « Sanctifier le jour du repos c'est donc le regarder comme saint, savoir rien d'autre que de s'occuper en ce jour-là de la sainte Parole, des bonnes œuvres et de la vie à venir... Pour toi ce jour sera saint ou profane suivant que tu t'y occuperas d'œuvres saintes ou profanes (3) ». Rechercher notre sanctification, telle doit être notre principale œuvre en ce jour-là. Pour cela nous devons nous occuper de la parole de Dieu seule et non des reliques des saints car seule la parole de Dieu nous sanctifie. Mais entendre cette parole ne suffit pas, il faut encore l'apprendre et la retenir. Cette étude sérieuse et appliquée de l'Écriture portera ses fruits, car elle réveillera notre intelligence augmentera notre plaisir et notre recueillement, purifiera notre cœur et nos pensées, car la parole de Dieu est une parole créatrice et vivifiante (4).

Avec ce commandement se termine la première table de la loi, celle qui se rapporte plus particulièrement à Dieu. Nous avons vu que dans l'explication de ces commandements, Luther fait ressortir avec une merveilleuse clarté la personnalité divine. En face du moi humain, si fier, si orgueilleux de sa justice propre, se dresse le moi absolu, divin, agissant et saint. Il ordonne et

(1) Müller, p. 400.

(2) Müller, p. 400.

(3) Müller, p. 402.

(4) Müller, p. 405.

nous devons obéir, il commande et nous devons nous incliner. Mais notre nature se révolte, nous suivons non la volonté de Dieu, mais nos propres désirs, ainsi nous nous rendons coupables, pêcheurs et méritons la condamnation éternelle.

Les sept commandements qui suivent nous parlent surtout des devoirs relatifs au prochain, et là encore la même constatation s'impose. L'homme désobéit sans cesse à la loi de Dieu et ne peut par ses propres forces accomplir le plus petit des commandements.

Après quelques mots de préambule sur la seconde table, Luther entame de suite l'explication du *quatrième commandement* « Honore ton père et ta mère... ». « Les parents, dit-il, sont placés au-dessus des autres hommes, c'est pourquoi nous devons non seulement les aimer mais encore les honorer... En effet honorer est une chose plus haute que d'aimer car cela implique non seulement de l'amour mais encore de la modestie, de l'humilité et du respect devant la majesté paternelle (1) ».

Nous devons regarder nos parents comme les premiers après Dieu ; « honorer nos parents c'est les considérer comme notre plus précieux trésor sur la terre, c'est leur parler avec des paroles honnêtes et modestes, leur témoigner notre amour par nos actions, c'est-à-dire les servir, les aider, avoir soin d'eux quand ils sont vieux, malades, infirmes ou pauvres ; nous devons faire tout cela non pas simplement parce que nous le voulons mais avec humilité comme si nous le faisions pour Dieu (2) ».

Ce commandement qui devrait naturellement être observé par tout homme est au contraire souvent transgressé, car de même que nous sommes ingrats envers Dieu, de même nous le sommes vis-à-vis de nos parents « mais Dieu connaît cette injustice du monde et c'est pourquoi il nous avertit et nous stimule par ses commandements (3) ». De plus une promesse est attachée à l'observation de ce commandement « Et ainsi jeune homme tu as maintenant les fruits et la rétribution que tu retires de ce commandement : des jours heureux, le bonheur et la prospérité ; le châtimement pour celui qui est désobéissant sera de mourir plus

(1) Müller, p. 406.

(2) Müller, p. 406.

(3) Müller, p. 410.

tôt et de ne jamais jouir de la vie. Si tu ne veux pas obéir à ton père et à ta mère, tu obéiras alors au bourreau et si tu ne lui obéis pas, tu obéiras au roi des épouvantements c'est-à-dire à la mort (1) » et cela est prouvé par l'expérience.

Luther, on le voit, s'adresse tout d'abord au cœur de son lecteur, puis fait intervenir le Dieu tout-puissant devant lequel tout s'incline et tout plie ; les rebelles sont châtiés avec la dernière rigueur, les bons au contraire reçoivent la récompense de leur soumission et de leur obéissance. Mais ce respect que nous devons à nos parents s'étend plus loin, il s'applique aussi aux autorités qui toutes dérivent de l'autorité paternelle. Comme les enfants doivent être soumis à leur père et mère, de même les serviteurs doivent être obéissants envers leurs maîtres, et Luther va même jusqu'à dire : « A cause de cela les domestiques doivent être heureux et désirer être serviteurs ou servantes afin d'être soumis et d'avoir ainsi une conscience joyeuse (2) ». Quant aux autorités supérieures nous devons les considérer non seulement comme les pères d'un seul d'entre nous, mais comme les pères de tous leurs sujets et c'est pourquoi nous devons les honorer et les regarder comme le plus grand bien et le plus précieux trésor de la terre (3). Parmi ces autorités il faut aussi citer les autorités spirituelles, c'est-à-dire les hommes qui nous gouvernent selon la parole de Dieu et qui, comme saint Paul dans I Corinthiens 4, peuvent se dire notre père ; ceux-là, nous devons les honorer et pourvoir à leurs besoins, Dieu nous rendra ce que nous aurons fait pour eux. Et ainsi Luther, en fondant la légitimité de l'autorité supérieure sur celle de l'autorité paternelle, répond aux principaux griefs que le peuple avait soulevés contre les princes et les pasteurs lors de la guerre des paysans.

En terminant l'explication de ce commandement, Luther donne quelques conseils aux supérieurs sur la manière dont ils doivent se comporter vis-à-vis de leurs inférieurs, car « bien que cela ne se trouve pas dans les dix commandements, l'Écriture nous enseigne en divers points avec abondance sur ce su-

(1) Müller, p. 411.

(2) Müller, p. 413.

(3) Müller, p. 414.

jet (1). » Les pères doivent être, non des écervelés ou d'impies tyrans, mais des gens soumis et s'acquittant fidèlement de leur vocation ; leur premier devoir est de s'occuper de la jeunesse et de l'élever dans la crainte et la connaissance de Dieu. Il ne faut qu'indiquer ces différents préceptes car « ceci est assez pour cette exhortation ; la traiter tout au long appartient à un autre moment (2) ».

Avec le cinquième commandement « nous sortons de nos maisons pour aller vers nos voisins et apprendre comment chacun de nous doit vivre à l'égard de son prochain (3). » De suite Luther met hors de cause les autorités « car Dieu a donné aux autorités le droit de punir les méchants à la place des parents qui, ainsi que nous le lisons dans Moïse (Deut. 21 ; 18 à 21), et devaient traduire eux-mêmes leurs enfants en justice et les condamner à mort (4). » Christ (Matt. 5 ; 21 et suiv.) développe ce commandement et nous dit que nous ne devons tuer ni avec la main, ni avec le cœur, ni avec la bouche, ni avec des signes ou des gestes, ni en refusant notre aide, ni en donnant de mauvais conseils (5). Se mettre en colère c'est enfreindre ce commandement. « Le sens de ce commandement est donc que personne ne fasse de tort ni ne dise aucune injure à son prochain quand bien même celui-ci le mériterait abondamment, car si le meurtre est défendu, tout ce qui pourrait y conduire est aussi proscrit (6). » Mais la vengeance est inhérente à notre cœur, or, Dieu nous donne ce commandement pour que nous résistions à notre nature et que nous allions près de lui chercher un refuge contre les injustices du monde. De plus, ne pas tuer veut dire : faire du bien au prochain, l'obliger, le défendre, le protéger, le secourir dans le danger (7) » car si nous ne le faisons pas nous pouvons être la cause de la mort de notre prochain. Ainsi de ce commandement, à première vue si simple à observer, Luther fait dériver

(1) Müller p. 417.

(2) Müller p. 418.

(3) Müller p. 419.

(4) Müller p. 419.

(5) Müller p. 419.

(6) Müller p. 420.

(7) Müller p. 421.

le devoir de la charité, devoir que nous accomplissons si rarement alors qu'il devrait être le mobile de chacune de nos actions. Si chaque chrétien, ajoute Luther, observait ce commandement, sa situation serait meilleure que celle des moines « car les véritables, saintes et divines œuvres dont Dieu se réjouit avec ses anges sont l'obéissance et la soumission à ses commandements (1). »

Au début du *sixième commandement*, Luther montre la parfaite ordonnance des commandements relatifs au prochain. Ils se rapportent d'abord à sa vie, puis à sa femme comme étant son bien le plus précieux. Mais il étend bien vite la signification du commandement, » car, dit-il, comme chez les juifs le célibat n'était pas considéré comme un état supérieur et comme la prostitution n'existait pas, l'adultère était chez eux le péché ordinaire de l'impureté (2) ! » Et ainsi Luther applique ce commandement non seulement à l'adultère mais à toute sorte d'impureté, ne se contentant pas de condamner l'acte extérieur mais proscrivant tout ce qui peut disposer l'esprit, le cœur, la volonté et le corps à l'impudicité; de plus, prenant la contre-partie du commandement « nous devons, dit-il, secourir notre prochain et l'aider de nos conseils quand il est en danger de perdre son honneur (3) » car si nous ne le faisons pas nous nous rendons complices du tort qui lui est fait.

A propos de ce commandement Luther parle de l'institution du mariage que Dieu, dit-il, confirme ici et honore; « le mariage est non seulement une chose honorable, mais un état nécessaire, commandé par Dieu (4) ». Il admet cependant certains cas, certaines vocations particulières qui s'opposent au mariage, mais ce ne sont là que des exceptions et il faut bien se garder d'en faire une règle générale; ainsi il condamne le célibat des prêtres et des moines.

Luther ajoute encore quelques conseils aux époux qui ont le devoir de s'aimer et de s'honorer réciproquement, « car l'homme et la femme doivent vivre dans une affection et une union mutuelles

(1) Müller, p. 422.

(2) Müller, p. 423.

(3) Müller, p. 423.

(4) Müller, p. 424.

n'ayant qu'un seul cœur et se gardant une fidélité scrupuleuse (1) ».

Dans le *septième commandement* Dieu nous ordonne de ne pas prendre ou diminuer le bien de notre prochain. Luther n'approfondit point le sens littéral de ce commandement que tout le monde comprend et passe de suite aux applications. « Voler, en effet, dit-il, n'est pas seulement dérober dans une caisse ou dans une poche, mais c'est s'emparer du bien d'autrui dans les marchés, les boutiques, les auberges, les ateliers, partout où l'on échange l'argent contre du travail ou des marchandises (2) ».

Toute tromperie dans le commerce est un vol ; dans toutes nos transactions nous devons garder la plus scrupuleuse honnêteté sans laquelle nous transgressons ce commandement, et si nous évitons le bourreau, nous n'échappons pas à la colère et au châtiement de Dieu. Les autorités sont chargées de réprimer et de punir le mal causé par les voleurs, mais pour cela il faut que le gouvernement établisse lui-même l'ordre dans les affaires et le commerce ; en ne le faisant pas il participe au péché des autres.

En résumé, il nous est défendu de faire du tort ou du mal à notre prochain, d'encourager ou d'autoriser ce dommage qu'on lui cause ; il nous est commandé, au contraire, de nous efforcer de lui conserver ce qu'il possède, de le défendre, d'augmenter son bien ; lorsqu'il est dans le besoin nous devons l'aider, lui faire part de ce que nous avons et assister également nos amis et nos ennemis (3) ». Ceux qui désirent accomplir de bonnes œuvres, ajoute Luther, trouveront là une mine inépuisable pour la satisfaction de leur désir.

Le *huitième commandement* parle de l'honneur et de la bonne renommée du prochain et se rapporte tout d'abord au faux témoignage devant la justice. Luther fait remarquer que les juifs, à cause de leur organisation, étaient souvent portés à enfreindre ce commandement « d'après lequel chacun doit aider son prochain dans son droit, ne point permettre qu'il soit op-

(1) Müller, p. 426.

(2) Müller, p. 427.

(3) Müller, p. 432.

primé ou qu'on lui fasse du tort; mais tout homme, qu'il soit juge ou témoin, doit soutenir son prochain et persister, Dieu aidant, à dire la vérité » (1). A ce propos, Luther recommande aux juges de juger avec droiture et impartialité.

En second lieu, il applique ce commandement aux jugements spirituels, « car, dit-il, de nos jours on traite les chrétiens et les prédicateurs les plus pieux d'hérétiques et même on va jusqu'à les appeler des scélérats, des séditeux et des maudits » (2).

Mais ce commandement n'a pas seulement égard à ces cas particuliers, Luther l'applique à chacun d'entre nous « en ce qu'il condamne les péchés de langue par lesquels nous faisons du tort à notre prochain » (3), comme le mensonge, la médisance et la calomnie, « A ce sujet, ajoute-t-il, nous devons remarquer, afin d'éviter un péché, que personne n'a le droit de juger ni de reprendre publiquement son prochain, même s'il le voit pécher, à moins qu'il n'ait reçu la vocation de juger ou de punir » (4). Il laisse ce droit à la seule autorité compétente, c'est-à-dire au père et à la mère, aux frères et aux sœurs, aux amis (5) qui ont ici non seulement un droit à exercer, mais un devoir à remplir.

Après avoir résumé en quelques mots ce qu'il vient de dire, Luther ajoute : « Dans ce commandement se trouvent encore un grand nombre de bonnes œuvres des plus agréables à Dieu et qui apporteraient avec elles la bénédiction de Dieu si le monde aveugle et rempli d'une fausse sainteté voulait les reconnaître » (6).

Après ces explications sur le huitième commandement, Luther traite simultanément le *neuvième et dixième commandement* (7). « A première vue, dit-il, ces commandements semblent ne devoir se rapporter qu'aux seuls juifs. Chez eux, en effet, les serviteurs appartenaient corps et biens à leur maître et le mari

(1) Müller, p. 433 et 434.

(2) Müller, p. 434.

(3) Müller, p. 434.

(4) Müller, p. 435.

(5) Müller, p. 437.

(6) Müller, p. 439.

(7) Cette explication simultanée des deux derniers commandements nous montre que Luther, lui-même, sentait ce qu'il y avait de facilité dans la division de ces commandements.

avait le droit de répudier sa femme. Ils ont ainsi interprété ce commandement (bien qu'il ait une signification beaucoup plus large et plus haute) : Personne ne doit convoiter, ni chercher à attirer à soi le bien du prochain, ni sa femme, ni ses domestiques, ni sa maison, ni son champ, ni ses prairies, ni son bétail, même sous une bonne apparence, un prétexte honnête, quand cela peut lui causer du dommage (1) ». Or, ces prétextes honnêtes nous servant à cacher nos mauvaises actions sont le moyen que nous employons le plus souvent pour arriver à nos fins ; c'est pourquoi Luther applique ce commandement à chacun de nous, et « non pas aux méchants selon le monde, mais aux plus pieux, à ceux qui veulent être loués et appelés des hommes honnêtes et loyaux parce qu'ils s'imaginent ne pas transgresser les commandements précédents (2) ». Dieu veut surtout que notre cœur soit pur, mais comme, aussi longtemps que nous vivrons, nous ne pourrons posséder cette pureté parfaite, ce commandement, comme les autres, nous accuse et nous montre sans cesse ce que nous sommes aux yeux de Dieu (3) ».

Ici se termine l'explication de la seconde table de la loi ; nous voyons que partout Luther insiste sur l'amour que nous devons avoir pour notre prochain ; c'est cet amour qui doit diriger toutes nos actions, et en honorant nos parents, en respectant la vie, l'honneur, les biens de notre prochain, nous ne faisons qu'accomplir la loi de Dieu, ce n'est point là une œuvre extraordinaire dont nous puissions nous vanter en quelque mesure, c'est la simple obéissance aux commandements de l'Éternel. Mais notre nature égoïste et mauvaise ne se résout point à cet amour du prochain, elle lui résiste et quand bien même nous penserions avoir accompli toute la loi, le dixième commandement, nous mettant en garde contre la convoitise, découvre la plaie de notre cœur et nous montre que nous ne sommes pas aussi saints et aussi purs que nous pourrions nous l'imaginer. L'homme donc est convaincu de péché, il sent la lourdeur du fardeau qui l'écrase et est obligé de s'écrier comme le geôlier de Philippes : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » La ré-

(1) Müller, p. 440.

(2) Müller, p. 441.

(3) Müller, p. 443.

ponse de Luther est, d'ailleurs, la même que celle de Paul et de Silas : « Crois au Seigneur Jésus Christ et tu seras sauvé ! (1) » C'est le Symbole apostolique qui nous montre quel est le salut que Dieu nous offre et nous dit à quelle condition Dieu nous accorde ce salut.

Luther clôt l'explication du premier point par une conclusion générale dans laquelle il montre que nos œuvres doivent découler des commandements de Dieu et non pas être le produit de notre invention comme cela a lieu chez les moines. « Accomplis seulement les commandements, dit-il, applique-toi à cela de toute ta volonté et de toute ta force et tu auras tant à faire que tu ne rechercheras plus d'autres œuvres ni d'autre sainteté (2) ».

Puis il revient sur la déclaration placée après le premier commandement et explique comment elle s'applique à toute la loi ; elle nous ordonne en effet d'obéir aux commandements de l'Éternel. « Dieu veut que cette obéissance vienne d'un cœur qui le craigne et se soumette à sa volonté de peur de l'irriter ; en même temps, Il veut que ce cœur se confie à lui parce qu'il est un père miséricordieux, qui nous offre sa grâce et sa bénédiction (3) ». Crainte et amour de Dieu, tels sont les deux sentiments qui doivent remplir notre cœur, aimer ou craindre quelque chose dans le ciel ou sur la terre plus que Dieu c'est transgresser le premier commandement et après lui tous les autres. Ainsi Luther résume toute l'Écriture dans ces deux mots : Crainte et amour de Dieu. Il montre que tous les commandements procèdent de ces deux sentiments, même ceux qui se rapportent au prochain, car « nous devons honorer nos parents et les autorités, leur être soumis et leur obéir, non à cause d'eux-mêmes, mais par amour pour le Seigneur... ; c'est en effet à lui que nous aurons un jour à rendre compte (4). »

Enfin Luther achève en disant : « La loi nous a été donnée, pour que nous l'ayons sans cesse présente devant nos yeux et dans notre pensée, pour qu'elle nous dirige dans toutes nos actions et durant tout le cours de notre vie et pour que chacun en

(1) *Actes*, 16 ; 30 et 31.

(2) Müller, p. 445.

(3) Müller, p. 446.

(4) Müller, p. 447.

fasse son étude journalière, s'en serve dans tous ses besoins et dans toutes ses affaires comme si elle était écrite en tous lieux, partout où il regarde, où il va et où il se trouve (1) ».

C. Deuxième Point. La Foi

La loi nous a appris ce que nous devons faire ; mais nous avons été obligés de reconnaître qu'aucun homme ne peut accomplir une seule des œuvres qu'elle lui prescrit. Aussi « la loi laisse-t-elle planer sur nous la colère et le châtiment de Dieu (2) ». L'enseignement de la loi nous mène au désespoir et nous conduirait à la mort si Dieu n'avait pas eu pitié de sa créature perdue. L'homme abandonné à ses propres forces ne peut rien faire qui soit agréable à Dieu car « quand bien même il ne croirait qu'en un seul Dieu et n'adorerait que lui, il ne sait cependant pas comment ce Dieu est disposé envers lui et ne peut, par conséquent, attendre de lui ni amour ni aucun bien. Il reste donc sous la colère et la malédiction de Dieu (3) ». Tel est le sort de tous ceux qui ne sont point chrétiens. Les chrétiens au contraire se distinguent du reste de l'humanité en ce qu'ils peuvent facilement apprendre à connaître Dieu, car il s'est révélé lui-même à eux par la personne de son Fils Jésus-Christ « Image de son cœur de Père à notre égard » et par le Saint-Esprit qui nous éclaire de ses dons. Croire en Jésus-Christ, laisser le Saint-Esprit agir en nous, c'est avoir la foi. Cette foi, qui ne peut être saisie par la sagesse humaine, est un don de Dieu par lequel il nous aide à accomplir ses commandements, « par elle, en effet, nous pouvons accomplir ce que nous devons faire d'après la loi (4) ». « C'est pourquoi, dit Luther, il est nécessaire et indispensable d'enseigner la foi afin que tout homme sache comment il pourra parvenir à garder la loi (5) ».

Luther trouve dans le Symbole apostolique l'exposition la plus parfaite de cette foi. Jusque là ce symbole avait été partagé en douze articles ; pour plus de clarté il ne le divise qu'en trois

(1) Müller, p. 448.

(2) Müller, p. 460.

(3) Müller, p. 460.

(4) Müller, p. 449.

(5) Müller, p. 449.

d'après les trois personnes de la Trinité. Le premier article parle de Dieu le Père et explique la création ; le second du Fils et de la rédemption ; le troisième du Saint Esprit et de la sanctification, de telle sorte que la foi peut être réunie dans ces quelques mots : « Je crois en Dieu le Père qui m'a créé ; je crois en Dieu le Fils qui m'a racheté ; je crois au Saint Esprit qui me sanctifie. » Un Dieu et une foi, mais trois personnes d'où trois articles ou confessions (1) ».

Le premier article nous apprend donc ce qu'est Dieu, et, dit Luther, le jeune enfant peut répondre : « Mon Dieu c'est d'abord le Père qui a créé le ciel et la terre, hors duquel je n'ai pas d'autre dieu car il n'y en a pas d'autre qui ait pu créer le ciel et la terre (2) ». Je crois que Dieu a créé le ciel et la terre signifie : « Je crois que Dieu m'a créé, c'est-à-dire, qu'il m'a donné et me conserve sans cesse mon corps, mon âme et ma vie, mes membres grands et petits, mes sens, ma raison et mon intelligence, et de plus le manger et le boire, les habits, la nourriture, la femme et les enfants, les serviteurs, la maison, etc... Qu'Il fait servir toutes ses créatures à l'utilité et aux besoins de notre vie, le soleil, la lune et les étoiles du ciel, le jour et la nuit, l'air, le feu, l'eau, la terre avec ce qu'elle porte et produit, les oiseaux, les poissons, les animaux, les graines et toutes les plantes ; et aussi tous les biens corporels et temporels, un bon gouvernement, la paix, la sécurité (3) ».

Pour tous ces bienfaits nous devons aimer, honorer et être pleins de reconnaissance pour notre Dieu ; mais le monde abuse des bénédictions de Dieu sans même songer à l'en remercier. Notre ingratitude doit nous remplir d'effroi et il est de notre devoir de méditer cet article afin de nous montrer reconnaissants envers ce Dieu qui nous accorde de si grands bienfaits.

« Nous apprenons donc ici comment le Père s'est donné à nous avec toutes ses créatures, et nous comble de biens dans cette vie. De plus Dieu nous accorde encore des biens inexprimables et éternels par son Fils et par le Saint Esprit (4) » ; c'est là le sujet du second et du troisième articles.

(1) Müller, p. 449 et 450.

(2) Müller, p. 450.

(3) Müller, p. 450.

(4) Müller, p. 452.

Le second article, en effet, nous parle du Fils. Dans son explication Luther ne prend que les premiers mots de cet article : « En Jésus Christ notre Seigneur » parce que ces mots renferment l'article dans son ensemble. « Si l'on te demande, dit-il, que crois-tu dans le second article qui traite de Jésus Christ ? réponds simplement : Je crois que Jésus Christ vrai fils de Dieu est devenu mon Seigneur. — Mais que veut dire : Est devenu mon Seigneur ? — Cela signifie qu'il m'a racheté de mes péchés, du Diable, de la mort et de tout malheur ; auparavant je n'avais ni seigneur, ni roi, mais j'étais assujetti à la puissance du Diable, condamné à mort et lié par mes péchés et mon aveuglement (1) ». Luther montre alors comment par sa désobéissance l'homme est tombé dans le péché et la malédiction de Dieu « dont nous ne pouvions être consolés, car aucune créature n'était capable de nous tirer de cet état de misère », et comment « le Fils unique et éternel du Père..... le Seigneur de la vie, de la justice, de la félicité et de tous les biens » nous a rachetés et nous a fait rentrer en grâce auprès du Père « afin que nous lui appartenions, qu'il nous protège et nous gouverne par sa justice, sa sagesse, sa puissance et nous donne la vie et la félicité (2) ». « Seigneur en effet signifie Rédempteur c'est-à-dire celui qui nous a amenés du Diable à Dieu, de la mort à la vie, du péché à la justice et nous y maintient (3) ».

Le reste de l'article nous montre comment s'est opérée cette rédemption et de quel prix Jésus l'a payée. Luther ne s'étend point sur ces choses, car, dit-il, elles doivent être traitées dans les sermons de toute l'année ; c'est là que se trouve renfermé tout l'Évangile qui « est si large et si riche que nous y trouverons sans cesse quelque chose à apprendre » (4).

Le troisième article s'occupe de la sanctification, c'est à dire de l'œuvre du Saint-Esprit, car c'est lui « qui nous a sanctifiés et nous sanctifie encore » (5). Cette sanctification s'opère par la communion des saints qui est l'Église chrétienne, le pardon des

(1) Müller, p. 453.

(2) Müller, p. 453, Passim.

(3) Müller, p. 454.

(4) Müller, p. 454.

(5) Müller, p. 455.

péchés, la résurrection de la chair et la vie éternelle. C'est le Saint-Esprit qui nous ouvre les yeux et nous fait comprendre tout ce que le Christ a fait pour nous, et ainsi nous amène à Jésus par l'Église chrétienne, la rémission des péchés, la résurrection de la chair et la vie éternelle. En un mot, « l'œuvre du Saint-Esprit est de nous mener au Seigneur Jésus-Christ, près duquel nous ne pourrions arriver par nos propres forces » (1). Croire au Saint-Esprit, c'est donc avoir foi en son œuvre sanctifiante. Cette œuvre s'accomplit par le moyen de l'Église chrétienne, de la rémission des péchés, de la résurrection de la chair et de la vie éternelle. C'est le Saint-Esprit qui fait de la Parole de Dieu un moyen de grâce, car il en éclaire pour nous la prédication et nous la fait saisir ; sans le secours du Saint-Esprit, en effet, cette prédication est vaine et ne rapporte aucun véritable fruit, comme cela arrive dans l'Église romaine.

Après avoir ainsi défini l'œuvre du Saint-Esprit, Luther passe rapidement en revue les différents termes de notre article.

La communion ou assemblée des saints est : « sur la terre une sainte congrégation ou communauté, composée uniquement de saints ayant un seul chef, Christ, assemblés par le Saint-Esprit, possédant une même foi, un même esprit et une même pensée avec divers dons, mais unis dans l'amour, sans sectes ni divisions » (2).

La rémission des péchés s'opère par les sacrements et l'absolution ; quoique rachetés par Jésus-Christ, nous commettons chaque jour une multitude de péchés, dont nous avons sans cesse besoin d'être pardonnés et consolés ; Dieu nous offre ce pardon et cette consolation dans les moyens de grâce : la Parole et les Sacrements, qui nous procurent la rémission des péchés ; hors de la chrétienté, là où l'Évangile n'est pas annoncé, il ne saurait y avoir ni rémission des péchés, ni sanctification.

La résurrection de la chair veut dire la résurrection du corps, du cadavre. Mais Luther n'insiste pas sur ce point, « cela, dit-il, n'est pas d'une grande importance » (3). Enfin, un jour viendra où l'œuvre du Saint-Esprit sera accomplie, jour dans lequel, après être morts au monde et avoir persévéré dans la foi, Dieu

(1) Müller, p. 455.

(2) Müller, p. 457.

(3) Müller, p. 459.

nous rendra parfaitement et entièrement saints et heureux. Dès lors commencera la vie éternelle, que nous attendons dès maintenant dans la foi, grâce aux promesses de la Parole.

Luther termine ici son explication du Symbole. Le Dieu juste et terrible de l'Ancienne Alliance, celui qui a promulgué ses commandements en menaçant de ses châtiments quiconque transgresse sa loi, se révèle comme un Dieu bon et aimant qui comble de biens et protège sa créature. Le plus précieux de ses dons est son Fils bien-aimé, Jésus-Christ, qui est venu nous sauver par grâce ; ce salut est un don gratuit de Dieu, que nous ne pouvons obtenir par nos bonnes œuvres, mais dont la possession nous est assurée par le Saint-Esprit qui éveille en nous la foi. Dès lors, cette foi n'est plus seulement une croyance (et c'est pourquoi Luther n'entre pas dans de plus longs détails sur les différents articles du Symbole), c'est une vie, une confiance personnelle, intime en Dieu. L'homme pécheur, perdu dans ses fautes, a trouvé en Dieu son salut et, par reconnaissance, doit se donner entièrement et pleinement à lui. Il est dès lors une nouvelle créature, une vie inconnue jusqu'alors commence pour lui, il est passé du régime de la loi à celui de la grâce. Comment se comportera-t-il dans cette nouvelle économie ? Par quel moyen s'exercera cette communion intime avec son Dieu, qui est dès lors le centre de la vie du chrétien ? C'est là ce que nous apprend le troisième Point du Catéchisme : L'Oraison dominicale.

D. Troisième Point. La Prière

De même que, pour Luther, la foi n'est pas simplement une croyance, mais une vie, de même la prière n'est pas une aspiration vague et indéfinissable, mais un acte. Par la prière le chrétien s'unit à son Dieu, le reconnaît comme son Père et lui expose tous ses besoins comme un enfant à son père. Dans la prière le chrétien reconnaît ses péchés et demande à Dieu d'en être délivré, et par là même prend l'engagement de faire tous ses efforts pour s'en affranchir. Ainsi chaque demande du Notre Père devient un engagement, une nécessité d'agir qui s'impose au chrétien, et l'Oraison se transforme en une loi du royaume de Dieu. Mais alors que l'homme abandonné à ses propres forces ne pouvait satisfaire aucune des ordonnances de la loi de Moïse, il accomplira au contraire les commandements de la nouvelle loi

car il n'est plus seul à combattre, son Dieu est près de lui qui l'aide, le soutient, le réconforte et lui permet ainsi de sortir victorieux de la lutte qu'il livre au péché. Or la vie du chrétien est un combat continuel contre le Diable qui cherche à s'emparer de son cœur; l'enfant de Dieu aura sans cesse à se servir de l'arme que son Père lui a donnée, et ainsi la prière devient le code de la vie chrétienne, le principe directeur de l'activité du croyant.

Avant d'entamer l'explication du Notre Père, Luther expose les conditions de la véritable prière. Il base l'obligation de prier sur le second commandement : « Tu ne prendras pas le nom de l'Éternel ton Dieu en vain », qui nous impose le devoir d'honorer, de prier et d'invoquer Dieu dans nos besoins. « Mais jusqu'à présent, les prières que l'on a larmoyées ou hurlées dans les églises ne sont pas de véritables prières; ce sont tout au plus des exercices à l'usage des enfants, des écoliers et des ignorants, destinés à leur apprendre à chanter et à lire » (1). « Prier, c'est invoquer Dieu dans tous nos besoins; Dieu veut que nous priions, il ne laisse pas cela à notre bon plaisir » (2). La nécessité de prier vient d'un commandement de Dieu et c'est justement parce qu'elle est un commandement que la prière est salutaire. Mais pour prier il faut avant tout avoir la foi, la certitude d'être exaucé. Réciter une prière sans s'inquiéter si Dieu entend et exauce, c'est accomplir l'œuvre du Diable. D'autre part, nous ne devons point nous laisser arrêter par de vains scrupules au sujet de notre misère et de notre indignité, mais, au contraire, nous devons toujours nous dire : « Ma prière est aussi précieuse, sainte et agréable à Dieu que celle de saint Paul ou de tous les autres saints, car je veux bien admettre que, quant à leur personne, ils ont été plus saints que moi, mais ils ne le sont pas davantage par rapport au commandement; Dieu ne considère pas la prière à cause des personnes, mais à cause de sa Parole et de l'obéissance à cette Parole. Or le commandement sur lequel se fondait la prière des saints est aussi le fondement de la mienne et je prie Dieu de la même manière qu'ils le priaient et l'implorait; cela a pour moi la même importance que pour tous les autres grands saints et même m'est bien plus

(1) Müller, p. 463.

(2) Müller, p. 463.

nécessaire » (1). A une telle prière, Dieu a attaché une promesse, car au Psaume 50 il dit : « Invoque moi au jour de la détresse et je te délivrerai », et Christ, dans Matthieu 7, ajoute : « Demandez et vous recevrez..... car quiconque demande reçoit ». De telles déclarations devraient nous remplir de joie, car au moment de nous présenter devant Dieu, nous pouvons dire : « Je viens ici, cher Père, et je te prie, non de mon propre arbitre ou parce que j'en suis digne, mais par ton commandement et par ta promesse, qui ne peuvent ni tromper ni mentir » (2).

En outre, Dieu lui-même vient à nous et nous enseigne à prier « afin que, voyant combien il s'intéresse à nos besoins, nous ne doutions pas qu'une telle prière lui soit agréable, mais qu'au contraire nous ayons la certitude d'être exaucés (3). »

Il s'en suit naturellement que la prière doit être faite avec sérieux et que dès notre jeunesse nous devrions prendre l'habitude de prier tous les jours, non seulement pour nous, mais encore pour les pasteurs, l'autorité, les voisins, les domestiques.

« Maintenant, dit Luther à la fin de ces exhortations, nous allons brièvement développer le Notre Père. Il se compose seulement de sept articles ou demandes dans lesquels se trouvent renfermés tous les besoins qui nous concernent sans cesse et chacun a tant d'importance que pendant tout le cours de notre vie ils pourraient nous occuper et former le sujet constant de nos prières (4). »

La *première demande* devrait être traduite : « Père céleste, fais que seul ton nom soit saint » (5), car, dit Luther, ce nom n'est pas saint pour nous, puisque nous le déshonorons sans cesse par nos paroles et par nos œuvres. Le saint nom de Dieu nous a été donné quand nous sommes devenus chrétiens et que nous avons été baptisés. C'est grâce à Lui que nous sommes appelés enfants de Dieu et que nous jouissons des sacrements qui nous font entrer dans la communion de Dieu ; c'est pourquoi nous devrions toujours honorer et respecter le nom de notre Dieu.

(1) Müller, p. 465.

(2) Müller, p. 465.

(3) Müller, p. 466.

(4) Müller, p. 468.

(5) Müller, p. 468.

Nous sanctifierons ce nom « quand notre doctrine et notre vie seront toutes deux divines et ohrétiennes (1). » C'est profaner le nom de Dieu que de s'en servir pour enseigner de fausses doctrines, couvrir le mensonge, proférer des jurements, des blasphèmes, faire des enchantements..... Nous le profanons aussi par une vie contraire à la loi divine « de telle sorte que l'on dise de nous que nous ne sommes pas des enfants de Dieu, mais du Diable. » Dans cette demande nous implorons donc Dieu pour qu'il nous aide à observer le second commandement.

Déjà, nous remarquons ce caractère de vie intense que Luther donne à l'explication du Notre Père. Ce ne sont pas de vagues prières que nous adressons à Dieu, mais c'est un nouveau principe de vie que nous lui demandons. De plus, si nous l'en prions, Dieu vient lui-même à notre secours pour nous aider à accomplir les commandements de la loi que nous serions incapables d'observer sans son appui.

Dans la *seconde demande*, nous demandons à Dieu que son règne arrive. Ce règne de Dieu « n'est rien d'autre que ce que nous avons appris dans le Symbole, savoir : que Dieu a envoyé dans le monde son Fils, Jésus-Christ, notre Seigneur, afin qu'Il nous sauve et nous affranchisse de la puissance du Diable, qu'Il nous attire à Lui et règne comme un roi de justice, de vie et de sainteté pour combattre le péché, la mort et la mauvaise conscience. Il nous a aussi donné le Saint-Esprit qui, par sa sainte parole, nous annonce ces choses et, par sa puissance, nous éclaire et nous fortifie dans la foi (3). »

Ce règne de Dieu vient parmi nous de deux manières : « Une fois ici-bas, dans le temps, par la Parole et la foi ; en second lieu, dans l'éternité, par la révélation (4) » Nous prions donc ici, non seulement pour un bien temporel et périssable, mais pour un trésor inépuisable, infini ; Dieu lui même veut que nous lui fassions cette demande ; ne pas exécuter sa volonté serait mépriser le trésor qu'Il nous offre. Demandons-le à Dieu et non seulement Il nous le donnera, mais encore, comme Christ nous l'en-

(1) Müller, p. 469.

(2) Müller, p. 469.

(3) Müller, p. 471.

(4) Müller, p. 471.

seigne, quand nous posséderons ce bien suprême, tout le reste nous sera donné par-dessus.

« Après avoir demandé à Dieu le plus grand bienfait de l'Évangile, la foi et le Saint-Esprit qui doit nous gouverner et nous délivrer de la puissance du Diable, nous devons aussi demander que sa volonté soit faite (1); c'est là l'objet de la *troisième demande*. Le Diable, en effet, s'oppose de toutes manières à la volonté de Dieu; aussi le sort du chrétien est-il de lutter contre le Diable et contre ses anges; dans cette lutte il doit être prêt « à renoncer à tout ce qu'il a sur la terre, à ses biens, à son honneur, à sa maison, à sa femme, à ses enfants, à son corps et à sa vie. Cela fait souffrir notre chair et le vieil Adam (2) » et c'est justement à cause de cette souffrance qu'il est de toute nécessité que nous répétions sans cesse à Dieu : « Cher Père, que ta volonté soit faite et non pas celle du Diable et de nos ennemis, ni de tout ce qui veut persécuter et étouffer ta Sainte Parole ou s'opposer à la venue de ton règne; donne-nous à tous de supporter et de surmonter le mal avec patience, afin que notre pauvre chair ne cède ni ne retombe par faiblesse ou par paresse (3) ».

Ainsi, dit Luther en terminant l'explication de cette première partie du Notre Père, les trois premières demandes, tout en se rapportant plus particulièrement à Dieu, nous concernent cependant, car nous prions aussi pour que ces choses s'accomplissent en nous. Assurément, le nom de notre Dieu est sanctifié, son règne arrive, sa volonté s'accomplit sans le secours de nos prières, mais Dieu nous a permis de prier pour que nous puissions triompher de nos ennemis. La prière, en effet, est une arme toute puissante contre laquelle le Diable et tous ses anges ne peuvent rien. « Qu'ils se mettent donc en colère, qu'ils se consultent et délibèrent entre eux comment ils veulent nous étouffer et nous exterminer; contre eux la seule prière d'un ou de deux chrétiens se dresse comme un mur contre lequel ils iront se heurter et se briser (4) ».

(1) Müller, p. 473.

(2) Müller, p. 474.

(3) Müller, p. 474.

(4) Müller, p. 474 et 475.

Dans la *quatrième demande* nous prions Dieu de nous accorder chaque jour ce qui est nécessaire à notre corps et à l'entretien de notre vie temporelle. Et non seulement nous implorons Dieu pour les besoins de notre propre vie, mais aussi : « afin que les hommes avec lesquels nous vivons et que nous fréquentons dans nos affaires et notre négoce journaliers et pour toutes les autres choses soient avec nous en repos et en paix ; en résumé, nous demandons tout ce qui concerne la vie domestique et la vie publique (1) » Les autorités, le gouvernement doivent être le sujet constant de notre prière, car pour que nous puissions jouir en paix des bienfaits de Dieu, il est nécessaire que nous ayons un gouvernement stable et paisible.

« Enfin cette prière est surtout tournée contre notre plus grand ennemi, le Diable, car son esprit et ses désirs sont sans cesse portés à nous prendre et à nous ravir ce que Dieu nous accorde (2) ». C'est lui qui suscite les querelles, les meurtres, les rebellions et les guerres, surtout contre les chrétiens.

Ainsi Dieu se charge de tous nos besoins ; dans sa bonté il va même jusqu'à accorder ces grâces aux méchants et aux impies, mais il veut cependant que nous les lui demandions, afin qu'ainsi nous reconnaissions que c'est de lui que nous viennent tous ces bienfaits.

Dans la *cinquième demande* « nous rencontrons notre pauvre et misérable vie qui, bien que nous possédions la parole de Dieu, que nous y croyions, que nous nous nourrissions des bienfaits et des bénédictions de Dieu, ne se débarrasse jamais du péché ; chaque jour, en effet, nous bronchons et manquons le but car nous vivons dans le monde, au milieu de gens qui nous excitent au mal et nous font tomber dans l'impatience, la colère, le désir de vengeance, etc... ; ainsi le Diable est sans cesse derrière nous, nous attaquant de toutes parts et criblant (comme nous l'avons vu) tous les articles précédents, de telle sorte qu'il n'est pas possible de soutenir toujours avec fermeté ce perpétuel combat (3). » C'est pourquoi nous devons sans cesse dire à Dieu : « Pardonne-nous nos offenses » ; et, comme notre misérable chair

(1) Mulier, p. 475.

(2) Müller p. 477.

(3) Mulier p. 478.

se révolte toujours contre Dieu, il est nécessaire que nous ayons recours à cette prière pour chercher la consolation et la paix de la conscience. Ainsi Dieu brise notre orgueil en nous montrant combien nous avons souvent besoin de pardon.

Mais à cette prière nous devons ajouter : « Comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés », car comme chaque jour nous péchons abondamment contre Dieu et cependant Il nous fait grâce de tout, de même aussi nous devons sans cesse pardonner à notre prochain, quels que soient les dommages, la violence et l'injustice qu'il nous fasse. « Si tu ne pardonnes pas, ne crois pas que Dieu te pardonnera, mais si tu pardonnes tu as alors la consolation et la certitude que Dieu te pardonnera dans le ciel (1). » Mais ce pardon de Dieu ne vient pas du mérite que nous avons acquis en pardonnant, c'est une pure grâce de Dieu, et si Dieu demande que nous pardonnions aux autres c'est afin que, nous rappelant les promesses du Sauveur, nous puissions dire : « Mon bon Père, je t'en prie, pardonne-moi mes péchés, non que je puisse satisfaire ta justice par mes œuvres, mais parce que tu l'as promis; je puis donc être aussi certain de ton pardon en pardonnant à mon prochain que si j'entendais ta voix prononcer mon absolution (2). »

Cette assurance doit nous remplir de joie tout autant que le Baptême et la Sainte Cène, et ce qui surtout, ajoute Luther, doit nous rendre heureux, c'est la possibilité que nous avons d'y recourir dès que nous le désirons.

Il ne suffit pas de posséder les dons de Dieu, il faut encore les tenir ferme; c'est pourquoi nous prions Dieu dans *la sixième demande* de ne point nous induire en tentation. « Cette tentation a une triple cause : la chair, le monde et le Diable (3) » ; la chair par les mauvais désirs attachés à notre nature corrompue, le monde par ses paroles et ses actions mauvaises, le Diable par le doute qu'il jette dans nos âmes. Ces tentations doivent nous exciter à prier pour demander à Dieu de vouloir bien nous donner le courage et la force de les supporter. Notre seul appui en ces moments est de nous prosterner devant le Seigneur et de lui dire : « Cher Père, tu m'as ordonné de prier : Ne me laisse

(1) Müller p. 479.

(2) Müller p. 480.

(3) Müller, p. 480.

pas tomber dans la tentation ; nous verrons alors la tentation céder et s'avouer enfin vaincue (1) ».

La septième et dernière demande doit se traduire : Délivre-nous ou garde-nous du Méchant ou du Malin ; on voit donc qu'il est parlé du Diable « de sorte que cette conclusion de toute la prière, comme si elle voulait tout résumer, est dirigée contre notre principal ennemi » (2). C'est le Diable qui nous fait tomber dans tous les péchés, il est un menteur et un meurtrier, son plaisir est de nous nuire, aussi devons-nous demander à Dieu de nous protéger, « car dès que Dieu ne nous protège pas, nous ne sommes plus sûrs de l'heure présente (3) ».

Luther, se conformant aux anciens textes catéchétiques et à la Vulgate, ne met point dans son catéchisme la doxologie qui termine l'Oraison dominicale ; il conclut simplement par quelques explications sur le mot *Amen*, qui doit, dit-il, terminer notre prière. Ce mot, il faut le dire sans hésiter, avec la certitude que nous sommes entendus et que nous serons exaucés. En effet, c'est là ce que veut dire Amen ; c'est une confirmation de notre foi. Or, « appuyés sur ce que nous dit l'apôtre Jacques : Que celui qui prie, prie avec foi..., nous savons que Dieu veut que nous soyons sûrs que nous ne prions pas en vain et que, d'aucune manière, nous ne méprisons la prière » (4). Partout où cette certitude manquerait, la foi ferait défaut, et dès lors il ne saurait être question de prière.

Ainsi la prière nous apparaît comme une lutte constante avec le Diable, lutte dans laquelle, si nous le lui demandons, Dieu vient à notre aide. L'union de l'homme avec Dieu, ordonnée par la loi, accomplie par la foi, se montre ici complète et entière. Ce qui était objectif dans le Symbole est devenu subjectif dans la prière ; l'homme est assuré de son salut et demande sans cesse à Dieu de le lui conserver et de l'aider à triompher de tous ceux qui voudraient le lui ravir.

(1) Müller, p. 482.

(2) Müller, p. 482 et 483.

(3) Müller, p. 483.

4) Müller, p. 484.

E. Quatrième Point. Le Baptême.

Avec la prière se terminent les trois points catéchétiques traditionnels ; à ces trois points Luther en ajoute deux autres sur les sacrements.

Dieu, en effet, pour faire part à l'homme de ses grâces se sert de moyens. Pour nourrir et soutenir notre corps, il nous donne les biens de cette vie, pour nourrir et fortifier notre âme il nous offre sa Parole et deux actes institués par Jésus-Christ, actes que l'Église a appelés Sacrements, savoir : le Baptême et la Sainte Cène ou Communion. Ces deux sacrements forment le sujet des deux derniers points du catéchisme. La Parole et les Sacrements, tels sont donc les moyens que Dieu emploie pour nous communiquer sa grâce. La Parole est la base de toute l'économie du salut, les Sacrements se rattachent spécialement à la Nouvelle Alliance et caractérisent la vie de l'Église chrétienne. Ces sacrements se composent de deux éléments intimement unis, l'un spirituel et intérieur, qui est la grâce de Dieu, l'autre matériel et extérieur, qui est le moyen dont Dieu se sert pour nous communiquer cette grâce. La grâce de Dieu est représentée dans le Sacrement par la Parole, le moyen s'y trouve sous la forme d'eau, de pain et de vin. Ces sacrements sont indispensables au chrétien, car « sans eux il ne saurait y avoir de chrétiens » (1). Le premier marque l'entrée dans la communauté des saints, par lui le chrétien devient une nouvelle créature, le vieil homme meurt noyé et enseveli dans l'eau du Baptême, et le nouvel homme ressuscite, le péché est aboli pour laisser la place à la sainteté ; le second est la communion intime du racheté avec son Sauveur ; par lui nous sentons et nous professons que nous sommes les vrais enfants de Dieu, unis par la chair et par le sang à notre Rédempteur.

Dans le grand catéchisme l'explication du baptême se divise en deux parties. Luther parle d'abord du Baptême en général, puis dans une seconde partie, il montre l'utilité et la nécessité du Baptême des enfants, utilité que « le Diable au moyen des sectes (2) » a maintes fois mise en doute.

(1) Müller, p. 484.

(2) Müller, p. 492.

Il fonde le Baptême sur les textes Mathieu 28; 19, et Marc 16; 16, et fait de suite remarquer que ce sacrement est d'institution divine ce qui le place sur le même rang que les trois Points précédents. Il en résulte que le Baptême n'est pas simplement une cérémonie extérieure, car « être baptisé au nom de Dieu ce n'est pas être baptisé par les hommes, mais par Dieu lui-même (1) ». Le Baptême étant octroyé par Dieu est supérieur à toutes les bonnes œuvres humaines même à celles des moines, car l'œuvre de l'homme ne saurait jamais égaler la plus petite des œuvres de Dieu.

Or qu'est-ce que le Baptême? « Ce n'est pas seulement une eau ordinaire, mais une eau enfermée dans la parole et le commandement de Dieu et ainsi sanctifiée; c'est donc une eau divine (2) ». Administrer le Baptême sans l'accompagner de la parole de Dieu est une dérision diabolique, car sans la Parole l'eau du Baptême n'est que de l'eau ordinaire. Luther insiste tout particulièrement sur la nécessité de la parole de Dieu dans les sacrements, car sans cette parole ils ne possèdent plus que leur élément ou leur enveloppe naturelle « C'est pourquoi, s'écrie-t-il, j'exhorte sans cesse que l'on ne désunisse ni ne sépare pas en deux la Parole et l'eau, car où la Parole fait défaut l'eau du Baptême est semblable à celle dont la servante se sert pour faire la cuisine et le Baptême peut bien être appelé un bain de baigneur, mais si la Parole y est jointe, comme Dieu l'a ordonné, c'est un sacrement, c'est le Baptême du Christ (3) ».

Ce Baptême, d'après les paroles même de Jésus, nous a été donné pour que nous soyons sauvés, c'est-à-dire « délivrés du péché, de la mort et du Diable, admis dans le royaume du Christ pour y vivre éternellement avec lui (4) ». Mais certains esprits subtils disent: « La foi seule sauve, les œuvres et les choses extérieures ne nous servent de rien ». A cela nous répondons: « Rien en nous n'agit que la foi... mais ces conducteurs aveugles ne veulent pas voir que la foi a besoin d'avoir quelque chose à quoi croire, c'est-à-dire à quoi elle puisse tenir et sur quoi elle s'établisse et se fonde. Ainsi la foi s'en tient à l'eau et croit que par

(1) Müller, p. 486.

(2) Müller, p. 487.

(3) Müller, p. 488.

(4) Müller, p. 489.

le Baptême nous avons la vie et le salut, non par l'eau, mais parce que cette eau est unie à la parole et au commandement de Dieu, et parce que le nom de Dieu y est attaché (1) ». Rejeter le Baptême c'est rejeter la parole de Dieu qui y est jointe.

Comme Jésus dit : « Celui qui croira sera baptisé », il est nécessaire que nous ayons la foi pour que le baptême nous soit utilement administré, et seulé la foi est nécessaire, les œuvres ne servent de rien. « Le Baptême en effet n'est pas une œuvre faite par nous ; mais un trésor que Dieu nous donne et que la foi saisit (2) ». C'est un commandement de Dieu et par cela même nous devons l'accepter et l'administrer ; de plus une promesse y est attachée, promesse si précieuse que nous ne pouvons en connaître tout le prix. « Le baptême en effet anéantit la mort et mène tous les hommes à la vie (3) ». Ainsi le Baptême devient notre bien le plus grand, notre plus précieux trésor, « car par lui nous devenons saints et heureux, chose qu'aucune justice propre, aucune œuvre terrestre ne peut acquérir (4) ».

Dans la seconde partie, Luther déclare que le Baptême des enfants est agréable au Seigneur, car celui-ci a donné sa grâce à bien des enfants baptisés dès leur plus jeune âge ; de plus « surtout où la parole de Dieu est jointe à l'eau, le Baptême est réel quand même la foi n'y est pas, car ma foi ne fait pas le Baptême, mais le reçoit (5) ». L'abus que nous pouvons faire des sacrements n'ôte rien à leur valeur, la parole de Dieu demeure toujours et notre manque de foi ne peut rendre trompeuses les promesses de Dieu. L'adulte qui se fait baptiser doit dire devant Dieu : « Je viens au Baptême avec ma foi et soutenue par celle des autres ; je ne puis m'appuyer ni sur ma foi, ni sur les prières que d'autres font pour moi, mais seulement sur ta Parole et sur ton commandement (6) ». Il en est de même pour l'enfant, nous « l'apportons au Baptême, pensant et espérant qu'il croit, et nous supplions Dieu de lui donner la foi ; cependant ce n'est pas à cause de cela que nous le baptisons, mais à cause du comman-

(1) Müller, p. 489.

(2) Müller, p. 491.

(3) Müller, p. 492.

(4) Müller, p. 492.

(5) Müller, p. 493.

(6) Müller, p. 494.

dement de Dieu, car nous savons que Dieu ne ment pas (1) ». L'abus même du sacrement en montre l'excellence, car s'il n'était pas une chose bonne et sainte, on ne pourrait en abuser. « Ainsi donc, conclut Luther, le Baptême est valable en tout temps et conserve la plénitude de sa puissance, alors même qu'un seul homme aurait été baptisé et que cet homme même n'aurait jamais eu la vraie foi (2) ». Les hommes ne sauraient altérer la parole et les institutions de Dieu. Ceux qui s'élèvent contre le Baptême ne regardent que l'eau et n'envisagent pas la Parole qui y est unie, et c'est pourquoi, servant les desseins du Diable, ils ne veulent pas de ce saint sacrement.

Il reste maintenant à savoir quelle est la signification du Baptême et pourquoi Dieu a ordonné ce saint sacrement avec ses signes extérieurs et ses cérémonies ? L'acte de nous plonger dans l'eau est le symbole de la vie chrétienne, car sans cesse « il faut nettoyer ce qui est du vieil Adam et faire croître ce qui est du nouvel homme (3) ». Le vieil Adam, c'est notre nature emportée, haineuse, incrédule, pleine de vices et ne possédant rien de bon ; tous ces vices doivent être remplacés par les vertus opposées, par la douceur, la patience, la charité ; c'est là ce que signifie le Baptême et ainsi le sacrement dit de la pénitence n'est autre chose que le Baptême. « Car, qu'est-ce que faire pénitence sinon combattre avec sérieux le vieil homme et entrer dans une vie nouvelle ? (4) ». Or, c'est là justement la grâce que nous donne le Baptême et « non seulement celui-ci est le symbole de la vie nouvelle, mais encore il l'opère en nous du commencement à la fin, car il renferme en lui la grâce, l'esprit et la force nécessaires pour venir à bout du vieil homme et pour manifester et affermir l'homme nouveau (5) ». De plus, le Baptême nous mettant pour toujours en possession de cette vie nouvelle en Christ, il n'est pas nécessaire de l'administrer plusieurs fois, nous n'avons qu'à saisir par la foi toutes les grâces qu'il nous offre et nous sommes certains de posséder un jour la vie éternelle.

Ainsi donc le Baptême est un pur don de Dieu, les grâces qu'il

(1) Müller, p. 494.

(2) Müller, p. 495.

(3) Müller, p. 495.

(4) Müller, p. 497.

(5) Müller, p. 497.

renferme nous sont octroyées sans que nous fassions rien pour les obtenir, notre foi elle-même n'augmente ni ne diminue la valeur du sacrement, elle ne nous sert qu'à rassurer notre esprit et à nous donner la certitude que du jour où nous avons été baptisés une vie nouvelle a commencé pour nous; nous ne sommes plus sous l'empire du Diable, mais sous la puissance de Dieu, nous n'avons plus rien à craindre de l'ennemi de nos âmes car nous appartenons au Père céleste qui nous aime et veut nous attirer à lui.

F. Cinquième Point. La Sainte-Cène

L'homme régénéré par le Baptême, entré dans la vie nouvelle, est cependant encore en proie aux tentations. Il peut céder à ces tentations, car sa chair est faible, et s'il ne veille pas il est rapidement surmonté par le mal et se trouve ainsi momentanément séparé de Christ. Le lien qui l'unit à Dieu peut, sinon se rompre, du moins se relâcher : aussi Dieu a-t-il institué le sacrement de la Sainte Cène afin de resserrer notre union avec lui. Par ce sacrement, en effet, nous entrons en communion intime avec le Christ, nous nous assimilons sa vie, nous nous nourrissons de son corps et de son sang, nous proclamons que la mort expiatoire du Christ est le fondement de notre foi et nous faisons nôtres tous les bénéfices de sa mort, le pardon et la vie éternelle. C'est là une pure grâce de Dieu, un don gratuit qu'il nous fait, cela ne vient pas de nous, ni de nos œuvres, et même si le prêtre qui nous présente la Sainte-Cène est un prêtre indigne cela n'ôte rien à la valeur du sacrement, car cela ne saurait porter atteinte aux promesses de Dieu. Dieu nous offre sa grâce, nous n'avons qu'à l'accepter par la foi et nous entrons en communion intime avec Christ, communion qui nous assure la rémission de tous nos péchés.

Dans ce sacrement comme dans celui du Baptême, nous avons un signe visible qui est le pain et le vin, et un don invisible, qui est la grâce de Dieu, grâce qui nous est assurée par la Parole de Dieu; aussi cette Parole doit-elle toujours être présente dans le sacrement; vouloir l'en séparer, c'est anéantir le sacrement lui-même.

Luther fonde la Sainte-Cène sur le texte I Corinthiens; 11 23 à 25 texte que « chacun doit connaître s'il veut être chrétien et

participer à ce sacrement » (1). Dès le début de son explication, il fait remarquer que c'est Jésus-Christ lui-même qui a institué la Cène et nous commande de la célébrer en son nom et qu'ainsi participer à ce sacrement est aussi important pour nous qu'obéir aux commandements de Dieu.

Luther définit ainsi la communion : « C'est le vrai corps et le vrai sang du Seigneur Christ dans et sous le pain et le vin qu'il nous est ordonné à nous, chrétiens, par la parole de Christ, de manger et de boire » (2). Comme pour le baptême, il insiste sur la nécessité de la Parole de Dieu dans le sacrement pour que le sacrement ne « soit plus seulement du pain et du vin, mais le corps et le sang du Seigneur » (3). En outre, c'est la Parole de Dieu qui seule détruira toutes les objections du Diable contre la Cène et nous permettra de la célébrer joyeusement, car « ce que la bouche de Christ dit, cela est, parce qu'Il ne peut ni tromper, ni mentir » (4).

Cela posé, Luther examine la question de savoir si la communion administrée par un prêtre indigne est valable. « La sainteté du sacrement, répond-il à cette objection, ne vient pas de l'homme, mais de la Parole de Dieu » (5). Quant à l'utilité et à la vertu du sacrement, les paroles de l'institution : « Ceci est mon corps et mon sang donné et répandu pour vous », nous indiquent de suite que « nous participons au sacrement pour y recevoir un trésor précieux par lequel et dans lequel nous trouvons la rémission des péchés » (6). C'est pourquoi l'on appelle avec raison la Sainte-Cène une nourriture pour l'âme ; par le Baptême, l'homme naît de nouveau et est entouré de tentations ; la Cène est l'aliment nécessaire à notre âme pour le fortifier et l'aider à sortir victorieux de ces tentations. Si certains hommes disent : comment le pain et le vin peuvent-ils pardonner les péchés ou fortifier la foi ? Luther leur déclare que dans la Cène nous n'avons pas du pain et du vin, mais le corps et le sang de Jésus-Christ. C'est la Parole de Dieu qui nous dit ces choses et

(1) Müller, p. 499.

(2) Müller, p. 500.

(3) Müller, p. 500.

(4) Müller, p. 501.

(5) Müller, p. 501.

(6) Müller, p. 502.

nous devons y croire car c'est elle qui nous apprend tout ce que Christ a fait pour nous.

Pour prendre part à ce sacrement, il faut avant tout avoir la foi, car lorsque Dieu nous dit : « Donné et répandu pour vous », c'est comme s'Il disait : « Si je vous le donne et vous commande de le manger et de le boire, c'est afin que vous le receviez et que vous en jouissiez. Celui donc qui accepte ces paroles et croit qu'elles sont vraies a la rémission des péchés, mais celui qui ne croit pas n'a rien parce qu'il se laisse offrir en vain et ne veut pas jouir de ce bien salutaire (1). » Le trésor est offert à tous ; seulement il faut que tu l'acceptes aussi et que tu le croies tel que les paroles te le donnent. Il en résulte que, pour se présenter à la Sainte-Cène, ce n'est pas le corps qu'il faut surtout purifier par des jeûnes, mais c'est le cœur qu'il nous faut préparer de manière à ce qu'il possède une foi plus ferme et plus vivante.

Puis Luther ajoute : « Cela peut suffire pour l'enseignement général concernant ce sacrement. Quant au reste, il faut le réserver pour un autre moment (2). » Cependant il profite de l'occasion qui lui est offerte par le sujet même pour exhorter les chrétiens à participer avec plus de zèle à la communion. Tout en déclarant qu'il ne faut forcer personne « afin de ne pas recommencer un nouveau meurtre d'âmes », il ne faut cependant pas « regarder comme chrétiens des hommes qui se passent pendant un grand laps de temps de ce sacrement. Christ, en effet, ne l'a pas institué pour qu'on le regarde comme un spectacle, mais il a commandé aux chrétiens de le manger et de le boire et de se souvenir de lui (de le faire en mémoire de lui). (3) » Sans cesse nous devons donc exciter les chrétiens à y prendre part en se souvenant de ces paroles : Faites ceci en mémoire de moi, et : Toutes les fois que vous le ferez. Nous sommes libres à l'égard de la Sainte-Cène, mais nous n'avons pas reçu cette liberté pour mépriser le sacrement, « or, c'est le mépriser que de rester si longtemps sans en faire usage lorsque rien ne nous empêcherait d'y participer (4). » Si nous voulons avoir une telle liberté, ayons aussi celle de n'être pas chrétiens, d'être dispensés de

(1) Müller p. 504.

(2) Müller p. 504.

(3) Müller p. 505.

(4) Müller p. 506.

croire et de prier, car l'un est commandé aussi bien que l'autre. D'autre part, Luther condamne l'Eglise romaine qui force l'homme à participer aux sacrements sans en éprouver le désir, car cela est contraire au commandement du Seigneur.

Quant à ceux qui craignent de n'être pas assez bien préparés, Luther leur déclare que le sacrement ne repose pas sur notre dignité et que, pour faire une bonne communion, il suffit de dire : « Je voudrais bien être plus digne, mais je viens, ne me fondant pas sur ma dignité, mais sur ta Parole parce que tu me l'as commandé, parce je désirerais bien être ton disciple ; quant à ma dignité, qu'elle reste où elle pourra ! (1) »

Outre le commandement du Seigneur, les promesses qu'Il a attachées au sacrement devraient nous exciter encore davantage à y participer. C'est « pour nous » qu'Il a livré son corps et son sang et les paroles de l'institution ne sont pas « adressées à des pierres ou à du bois, mais à nous, à toi, à moi (2). » Faisons donc en sorte que ces paroles ne nous aient pas été adressées en vain, « car ce serait un péché et une honte lorsque le Seigneur nous appelle et nous exhorte avec tant d'affection et de fidélité pour nous faire part du plus grand et du meilleur des biens que nous le regardions comme si nous y étions étrangers, que nous le repoussions jusqu'à nous refroidir et nous endurcir à son égard au point de n'avoir plus ni désir de communier, ni amour pour le sacrement (3). » Ceux qui méprisent la Cène n'y trouvent, il est vrai, que leur condamnation ; mais ceux qui, au contraire, sentent leur faiblesse et demandent au Seigneur de leur venir en aide doivent considérer la communion « comme un remède précieux contre le poison qu'ils ont en eux ; car, ici, tu reçois de la bouche même du Christ la rémission des péchés, et cette rémission t'apporte la grâce de Dieu et le Saint-Esprit avec tous ses dons, c'est-à-dire protection, abri et puissance contre la mort, le Diable et tout mal (4). »

Mais comment savoir si nous reconnaissons notre faiblesse et notre indignité ? Pour cela il suffit : « de tâter notre poitrine et de voir si nous avons de la chair et du sang ; si nous constatons

(1) Müller p. 508.

(2) Müller p. 509.

(3) Müller p. 509.

(4) Müller p. 509.

leur présence, lisons l'épître de Paul aux Galates 5 ; 19 à 21, et nous saurons quels sont les fruits de la chair » (1). Croyons seulement à l'Écriture et nous sentirons l'immensité de notre faiblesse ; le monde lui-même nous fait de plus voir chaque jour combien nous sommes impuissants et misérables, et le Diable « qui, comme l'Écriture le nomme, est un menteur et un meurtrier » (2), rôde sans cesse autour de nous, cherchant à nous transpercer de ses glaives, ses lances et ses flèches.

« Alors, ajoute Luther, cherche, étudie-toi bien, rentre en toi-même ou regarde un peu derrière toi et tiens-t'en seulement à l'Écriture. Si encore tu ne sens rien, cela prouve que tu as d'autant plus besoin de confesser tes peines à Dieu et à tes frères. Laisse-toi alors conseiller, permets que l'on prie pour toi et n'aie de cesse jusqu'à ce que cette pierre soit ôtée de ton cœur. Tu en sentiras enfin la nécessité ; tu seras persuadé d'être tombé deux fois plus bas qu'aucun autre pécheur, et tu comprendras combien tu as besoin du sacrement pour remédier à ta misère, puisque tu ne la vois malheureusement même pas. Que la grâce de Dieu te donne de la sentir davantage et d'être affamé du sacrement, surtout lorsque le Diable s'empare de toi, t'assaille sans cesse pour saisir et ravir ton âme et ton corps, de telle sorte que tu ne peux, pas même une heure, être en sûreté devant lui » (3).

Enfin Luther recommande de montrer surtout aux jeunes gens l'importance des sacrements, car c'est à eux qu'appartient l'avenir, c'est en eux que l'Église espère et, « puisqu'ils sont baptisés et reçus dans la chrétienté, ils doivent aussi participer à la communion du sacrement, afin de pouvoir nous servir et nous être utiles, car tous ensemble ils doivent nous aider à croire, à aimer, à prier et à combattre le Diable » (4).

Ce regard jeté vers l'avenir, dont la jeunesse chrétienne, instruite et fidèle est l'espoir, marque la fin de cette œuvre dans laquelle le Réformateur s'est efforcé de faire de ces jeunes gens de véritables disciples de Jésus-Christ, forts dans la foi, sachant

(1) Müller, p. 510.

(2) Müller, p. 511.

(3) Müller, p. 511 et 512

(4) Müller, p. 512.

ce qu'ils croient et connaissant Celui sur qui ils ont fondé leur espérance.

Nous avons dit que dans les éditions in-8° de 1529, Luther avait ajouté à son catéchisme une exhortation à la confession ; voici, brièvement résumé, ce qu'il dit dans ces quelques pages :

La confession doit avant tout être libre, mais l'homme ne doit pas abuser de cette liberté pour ne jamais confesser ses fautes. Il y a, en effet, trois manières de se confesser : la confession à Dieu, que nous faisons toutes les fois que nous disons l'Oraison dominicale ; la confession mutuelle qui consiste à reconnaître ses torts envers son prochain, et la confession particulière que nous faisons à un frère lorsque quelque interdit pèse sur notre conscience, au sujet duquel nous désirons demander des conseils et des consolations. Or, dans ces différents cas, la confession se compose de deux parties : la première, qui est notre œuvre et qui consiste dans la contrition et le désir d'être consolé ; la seconde, qui est l'œuvre de Dieu et qui se trouve renfermée dans l'absolution que Dieu nous donne de nos péchés. Jusqu'à présent on s'est contenté de montrer la nécessité de la première partie, on a exigé que l'homme dise au confessionnal tous ses péchés, et ainsi la confession est devenue une souffrance intolérable. C'est bien au contraire l'œuvre de Dieu qu'il faut avant tout considérer dans la confession, car ce que le chrétien doit venir chercher dans cet acte c'est l'absolution de ses péchés, absolution qui seule pourra efficacement le consoler lorsqu'il sent combien sa nature est mauvaise et misérable. Ainsi la confession devient une chose excellente et précieuse ; reconnaître ses fautes, implorer le pardon de Dieu sans contrainte, sans violence, avec sincérité et avec foi, telles sont les conditions d'une bonne confession, et, une fois comprise ainsi, cette confession ne nous inspirera plus aucune répulsion, mais nous arriverons à l'aimer et nous viendrons souvent aux pieds du Seigneur chercher l'absolution de nos péchés.

§ 4. — Le Petit Catéchisme

Luther reconnut bien vite que ce *Deutsch Katechismus* si complet, si détaillé était trop long pour les hommes simples et pour les enfants auxquels il était tout d'abord destiné, et tout en recommandant l'étude à ceux qui voulaient avoir « une

explication plus longue et plus étendue » il sentit le besoin d'en faire un résumé plus concis, de façon à pouvoir agir avec plus d'efficacité sur ceux pour lesquels il s'était mis à l'œuvre ; aussi reprit-il la plume et peu après le commencement de juillet 1529 (1) parut sous le titre de : *Der kleine Katechismus für die gemeine Pfarherrn und Prediger*, le livre que communément nous appelons le *Petit Catéchisme de Luther*, Plus tard Luther fit précéder le titre primitif du mot *Euchiridion*. « Ce livre, nous dit M. Kuhn, est mieux qu'une réduction du grand catéchisme bien qu'il en suive le plan et l'ordonnance générale..... D'une grande simplicité, conçu avec génie, écrit dans un style lapidaire, admirable de concision et de clarté, sous quatre chefs principaux (Décatalogue, Symbole, Oraison dominicale et Sacrements) il fait apparaître l'ensemble des vérités évangéliques, la connaissance de Dieu, le mystère de Christ et la vie chrétienne (2) ».

L'édition princeps en est perdue, les trois plus anciennes éditions que l'on possède sont celles d'Erfurt, de Marbourg et de Wittemberg qui toutes trois datent de 1529. L'édition d'Erfurt, in-8°, porte comme titre : *Der kleine Katechismus für die gemeine Pfarherrn und Prediger. Mart. Luther, Wittemberg*, mais ce mot de Wittemberg n'indique pas le lieu de l'impression, car on lit ensuite : *imprimé à Erfurt par Conrad Treffer*. L'édition de Marbourg, également in-8°, a pour titre : *Der kleine Katechismus für die gemeine Pfarherr und Prediger. Mart. Luther, Marburg*, 1529. Enfin l'édition de Wittemberg (in-16) porte comme titre : *Euchiridion. Der kleine Katechismus für die gemeine Pfarherrn und Prediger gemehret und gebessert, durch Mart. Luther, Wittemberg*. A la fin se trouve : *Gedruckt zu Wittemberg durch Nikel Schirlentz, MDXXIX*.

Les deux premières sont identiques pour la matière et la disposition, elles ne diffèrent que pour l'orthographe et la ponctuation. Les critiques s'accordent à y voir deux réimpressions de la première édition perdue. Elles contiennent : 1° Une préface ; 2° Les cinq points ; 3° des prières du matin et du soir ; 4° le Bénédicité et les Grâces ; 5° le Haustafel ou règlement de la

(1) Date donnée par Zezschwitz, *Luthers kleiner Katechismus*, p. 68.

(2) Kuhn, ouv. cité, T. 2, liv. 8, chap. 4, p. 306 et 308.

maison, série de passages de l'Écriture donnant une direction pour les différentes conditions de la vie.

L'édition de Wittenberg renferme quelques variantes. Tout d'abord dans le titre où elle ajoute d'une part le mot *Enchiridion*, et d'autre part la mention : *augmentée et corrigée* ; puis quelques divergences dans le chapitre de la Cène et dans le Bénédicité et enfin trois morceaux nouveaux : un *livre de mariage*, le *Taufbüchlein*; *kurze Weise zu beichten* et la *Litanie allemande*.

La forme du catéchisme ne change plus avant 1531. Cette année paraît une édition in-16, avec le titre : *Enchiridion. Der kleine Katechismus für die gemeine Pfarherrn und Prediger*. Dans cette édition le catéchisme a la forme qu'il gardera désormais. La litanie ne s'y trouve plus, la confession est placée entre le Baptême et la Cène, et enfin, on a l'Invocation du Notre Père avec l'explication.

De 1531 à 1539 la forme du catéchisme ne varie pas, au moins dans ce qu'elle a d'essentiel ; Luther n'y apporte que quelques revisions de texte. Enfin dans l'édition de 1542 le quatrième commandement contient la promesse et le règlement de la maison est un peu augmenté.

Le petit catéchisme fut traduit en latin l'année même où il parut ; d'abord par un inconnu, sous le titre : *Simplicissima et brevissima catechismi expositio pro simplicioribus et pueris* ; puis par Sauermann sous le titre : *Parrus catechismus pro pueris in schola*, traduction introduite plus tard avec quelques modifications dans la collection des livres symboliques.

S'étant répandu partout en Allemagne, le petit catéchisme y fut traduit dans tous les dialectes, avec une telle rapidité que trente-sept ans après son apparition, Matthesius affirmait qu'il en avait été publié plus de cent mille exemplaires, ce qui était considérable pour l'époque. Le succès ne s'arrêta pas là, car bientôt l'ouvrage de Luther fut connu dans le monde entier, et l'on peut dire qu'après la Bible, c'est le livre qui fut traduit dans le plus grand nombre de langues différentes. En français, après divers essais plus ou moins heureux, nous en possédons depuis 1893 une excellente traduction faite par un comité de pasteurs luthériens de Paris.

Mais ce qui, plus que tout le reste, montre le succès et la

valeur des écrits catéchétiques de Luther, c'est la rage qu'ils excitèrent chez les adversaires et les ennemis du Réformateur. Philippe II et Ferdinand I^{er} publièrent des édits contre eux ; les Jésuites falsifièrent le petit catéchisme dans un écrit publié à Grætz en 1587 sous le titre de *Petit Catéchisme pour les simples pasteurs et prédicateurs, augmenté et révisé, tiré des écrits et livres du D. Martin Luther, à Wittemberg*, et les crypto-calvinistes (Petr. Praetorius. *Le Petit Catéchisme de Martin Luther*, 1563) agirent de même à son égard. Ces attaques ne réussirent même pas à retarder, ne fut-ce que d'un instant, l'essor pris à travers le monde chrétien par l'œuvre de Luther et, dit M. Kuhn, « rien n'égale l'action profonde que le petit catéchisme eut sur les populations grossières et sur la jeunesse des écoles. On peut dire de lui sans exagération qu'il fut une des forces merveilleuses qui arrêtaient en bas la décomposition sociale. Il marqua d'une ineffaçable empreinte plusieurs générations successives. Reçu avec admiration par les théologiens, imposé par l'autorité, appris par cœur à l'église, dans les familles, où le père s'instruisait lui-même en instruisant ses enfants, il devint bientôt le livre des écoles et du foyer, le résumé populaire authentique du nouvel Évangile, et, comme le disait Luther : La Bible des laïques (1) ».

Vu :

Le Président de la soutenance,

Ed. VAUCHER.

Vu :

Pour le Doyen de la Faculté de Théologie,

L'Assesseur,

E. MÉNÉGOZ.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

GRÉARD.

(1) Kuhn ouv. cit. Tome II, p. 308 et 309.

TABLE DES MATIÈRES

OUVRAGES CONSULTÉS.....	5
INTRODUCTION.....	7

CHAPITRE PREMIER

LA SITUATION DE L'EGLISE VERS 1529.....	9
(La Guerre des Paysans. — Les Inspections).	

CHAPITRE II

LES CATÉCHISMES AVANT LUTHER.....	18
§ 1. — La Catéchétique catholique.....	18
§ 2. — Les Catéchismes non catholiques avant la Réfor- mation.....	23
§ 3. — Les Catéchismes de la Réforme avant 1529.....	28

CHAPITRE III

LES TRAVAUX PRÉPARATOIRES DE LUTHER.....	32
--	----

CHAPITRE IV

LES CATÉCHISMES DE LUTHER.....	40
§ 1. — Le Grand Catéchisme.....	40
§ 2. — Plan du Grand Catéchisme.....	41
§ 3. — Analyse du Grand Catéchisme.....	42
§ 4. — Le Petit Catéchisme.....	78

